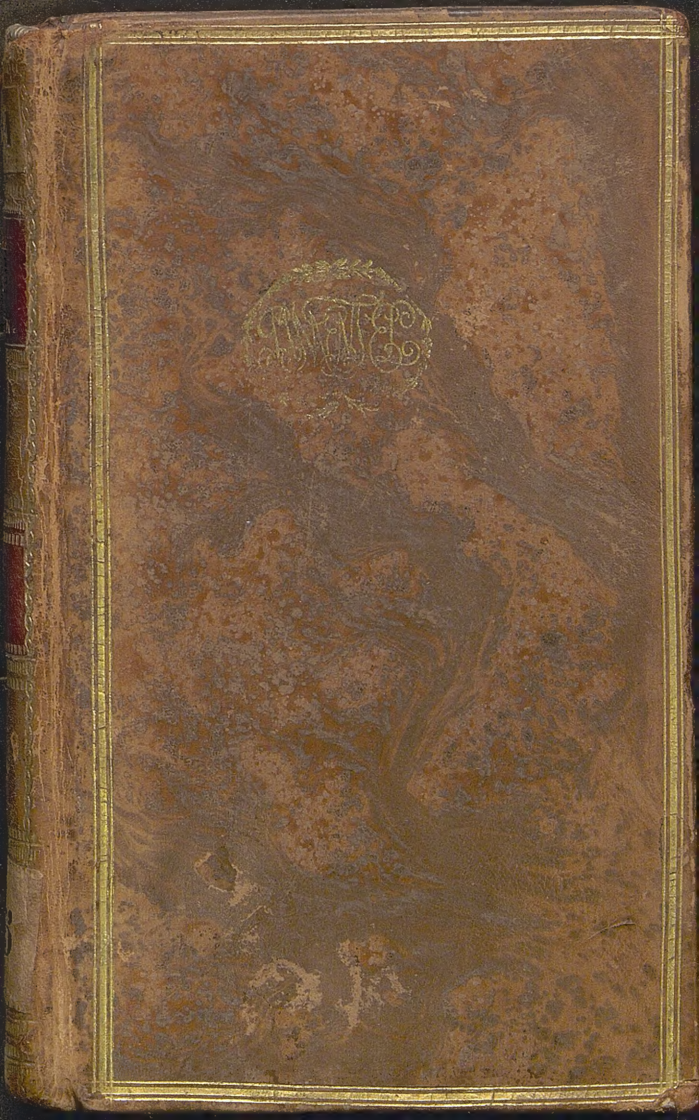
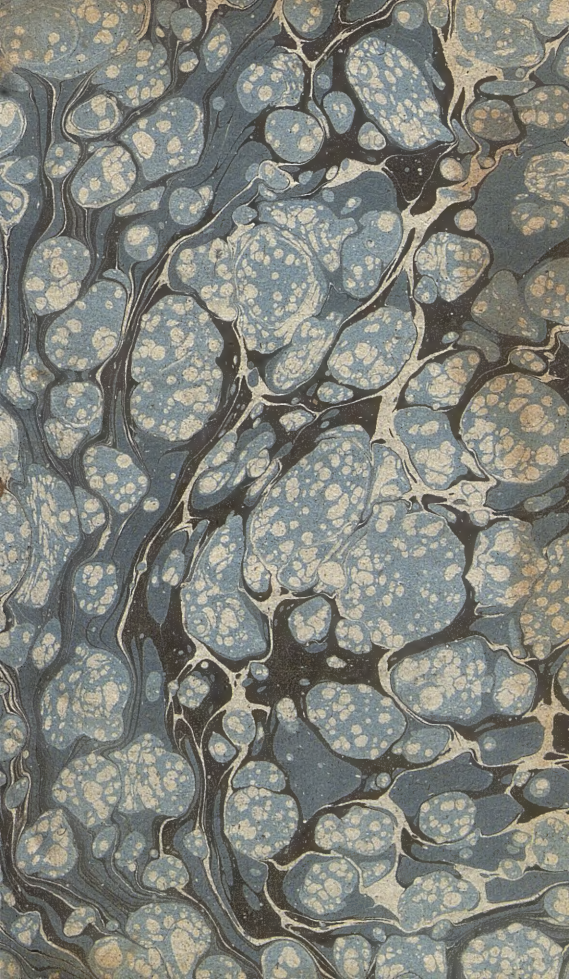
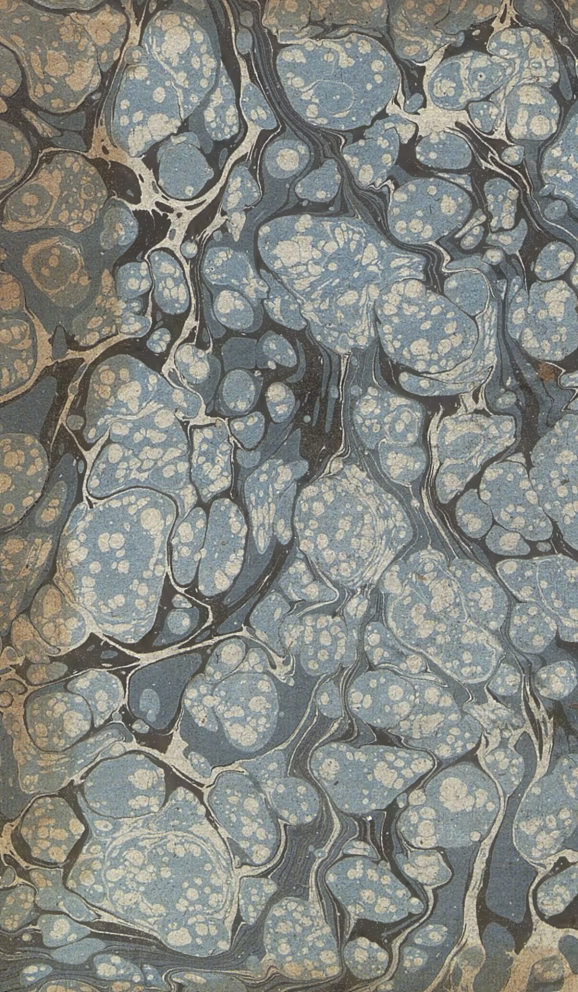
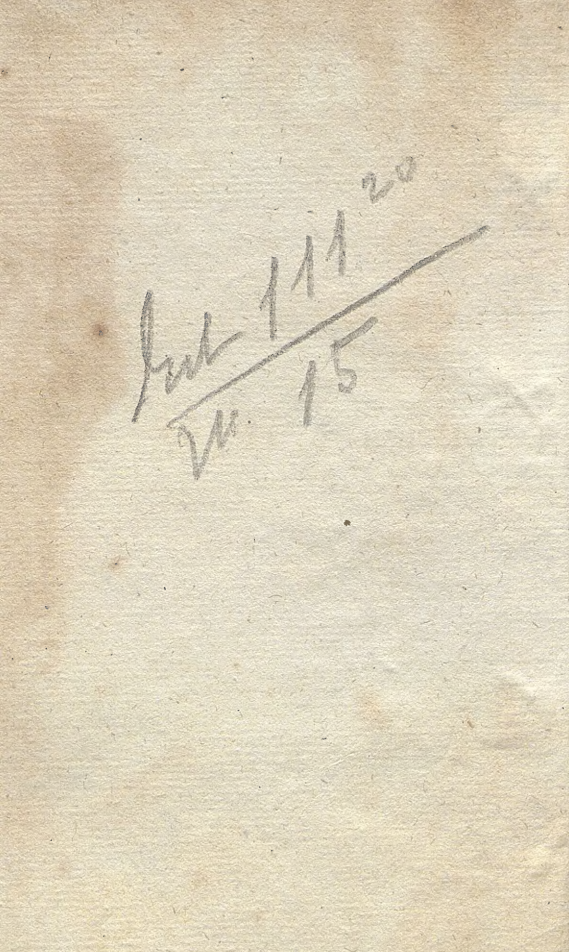








ŒUVRES COMPLÈTES

DE

BERQUIN.

TOME QUINZIÈME.

L'AMI
DES
ADOLESCENS,

TRADUCTION LIBRE DE L'ANGLAIS,

PAR BERQUIN;

MIS EN ORDRE

PAR J. J. REGNAULT-WARIN.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN DIX, (1802.)

LES JEUNES OFFICIERS A LA GARNISON,

DRAME EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

M. le comte DE SAINT-ÉLOY, *colonel.*
M. DE VERNEUIL, *capitaine.*
VERSAC, }
SAINT-ALBAN, } *lieutenans.*
Le chev. DE NEUVILLE, }
GERCY, *sous-lieutenant.*
GERMAIN, *valet de chambre de Gercy.*
MARTIAL, *ancien soldat.*
Sa femme et ses enfans.
M. DUBOIS, *tailleur.*
M. DUPRÉ, *sellier.*
M. DENIS, *maquignon.*

La scène est dans une ville de garnison.

L'AMI DES ADOLESCENS.

LES JEUNES OFFICIERS A LA GARNISON.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

(*La scène représente la chambre de Gercy. Il est dans un fauteuil. Ses bras sont étendus sur une table, et sa tête repose sur ses mains. Il dort.*)

GERCY, GERMAIN.

GERMAIN.

DANS quel état le voilà! Quel sommeil agité! Ah! mon jeune maître! vous qui

donniez de si belles espérances! Tous les officiers sont depuis une heure sur la place d'armes. Jamais il ne sera prêt pour l'exercice. Quand il devroit se fâcher encore, il faut que je l'éveille. (*Il le tire doucement par le bras.*) M. de Gercy ! M. de Gercy !

GERCY, *dormant toujours.*

Sept et le va.

GERMAIN.

Il croit être encore à son maudit Pharaon. M. de Gercy ! mon cher maître !

GERCY.

Paroli.

GERMAIN, *le secouant de nouveau.*

C'est bien de paroli qu'il s'agit ! c'est de l'exercice. Voulez-vous le manquer ?

GERCY, *à demi-réveillé.*

Laisse-moi donc tranquille. J'aurai tout le temps.

GERMAIN.

Non, vous ne l'aurez pas. Voilà la manœuvre commencée. Entendez-vous le tambour.

GERCY, *se relevant tout-à-coup en frottant ses yeux et regardant le jour avec étonnement.*

Quelle heure est-il donc ?

GERMAIN.

Onze heures.

GERCY.

Onze heures ? Ah ! malheureux ! Pourquoi ne m'avoir pas plus tôt réveillé.

GERMAIN.

Bon ! j'ai crié vingt fois à vos oreilles, vous ne m'avez répondu que par des injures. Je ne vous ai jamais vu si violent que lorsque vous dormez.

GERCY.

Il falloit me réveiller malgré moi.

GERMAIN.

Oui, de l'humeur dont vous étiez, vous m'auriez passé votre épée au travers du corps.

GERCY.

Que va dire M. de Verneuil ? Après tout, ce n'est que le premier exercice que je manque.

GERMAIN.

Il y a bien de quoi se vanter de cette exactitude. Depuis un mois que vous êtes au service, en manquer un, c'est beaucoup. M. votre père n'en manquoit pas deux en six mois. Combien souvent il lui est arrivé de traîner sa fièvre sous les armes! c'étoit un homme, lui! toujours le premier à son devoir.

GERCY.

Eh bien! vas-tu me gronder?

GERMAIN.

Je voudrois en avoir le droit. Je n'ai, par malheur, que des représentations à vous faire. Oh! je ne vous les épargnerai pas. Vous en ferez ce que vous voudrez; mais, tant que je serai à votre service, il ne sera pas dit que vous vous soyez perdu faute d'un avis raisonnable.

GERCY.

Je vous prie, M. Germain, une fois pour toutes, de ne plus trancher avec moi du précepteur. Vous devriez savoir que vous ne l'êtes pas.

GERMAIN.

Ah! si je l'étois, je ne vous aurois pas laissé passer la nuit dehors. Et où l'avez-vous passée? Si c'étoit au bivouac, je n'en dirois mot. Comme vous voilà fait! Vous ne seriez pas revenu si pâle de la tranchée.

GERCY, *avec humeur.*

Te tairas-tu?

GERMAIN.

Je n'ai plus qu'un mot. L'exercice est fini, et vous n'y étiez pas.

SCENE II.

VERSAC, GERCY, GERMAIN.

VERSAC.

Comment donc, Gercy, je t'ai cherché de l'œil dans tout le bataillon. Tu n'étois pas ce matin à l'exercice.

GERCY.

Il est vrai, Versac. J'ai bien du regret d'y avoir manqué.

VERSAC.

Tu as sans doute envoyé faire tes excuses au colonel.

GERCY.

Je n'en ai pas eu le temps.

VERSAC.

Comment cela ? Tu ne t'es seulement pas couché, à ce qu'il paroît.

GERCY.

Sais-tu qu'il étoit cinq heures du matin lorsque je suis rentré ; j'étois si brisé de fatigue, que je n'ai pas eu la force d'ôter mes habits. Je suis tombé tout assoupi sur cette table, où j'ai sommeillé jusqu'à ce moment, sans me douter qu'il fût grand jour.

VERSAC.

C'est que tu n'es pas encore fait à notre manière de vivre. Tu n'auras pas plutôt passé cinq ou six nuits comme la der-

nière, que les veilles ne te coûteront plus rien.

GERCY.

En attendant, je me sens la tête bien pesante ce matin.

VERSAC.

Laisse-nous faire; nous te travaillerons une santé de fer. Vois comme je suis dispos. Il faut s'accoutumer de bonne heure à la fatigue. Un jeune officier doit savoir passer au besoin deux ou trois nuits sur pied, et faire son service le troisième jour comme si de rien n'étoit.

GERMAIN, *à part.*

Voilà de bonnes leçons qu'on donne à mon jeune maître!

VERSAC.

A propos, est-ce que tu ne t'es pas bien amusé cette nuit chez Saint-Alban?

GERCY.

Oui, assez.

VERSAC.

Comme tu dis cela froidement! Excellente chère, des histoires folles, du jeu!

Que faut-il de plus pour mener une joyeuse vie ?

GERCY.

Oui, tu as raison.

VERSAC.

Vois pourtant si nous t'avions laissé vivre à ta manière d'ours ! Te souviens-tu comme tu faisois d'abord le philosophe ? Tu te serois enterré tout vivant avec tes livres et tes mathématiques. C'est bien de la science qu'il faut à un jeune officier ! Elle n'est bonne tout au plus que pour l'artillerie et le génie. Mais nous, quel besoin en avons-nous pour notre service. N'a-t-on pas des amis ou la guerre pour s'avancer ? Le plaisir, voilà notre devise ! Manier adroitement ses armes et son cheval, supporter sans fatigue la danse, la table et le jeu, que doit savoir de plus un militaire.

GERCY.

Il me semble que tu rends nos devoirs bien faciles.

VERSAC.

C'est qu'on simplifie les choses avec du

bon sens. Tiens, tu débutois mal avec tes singularités. Te voilà maintenant dans la bonne voie. Tu n'as plus qu'à suivre nos traces.

GERMAIN, *à part, en haussant les épaules.*

En effet, c'est le droit chemin de l'honneur.

VERSAC.

Vois le chevalier de Neuville comme il brille dans le régiment. Eh bien! c'est le jeu qui soutient sa dépense. Tu n'as pas mal fait tes affaires cette nuit, à ce que j'ai vu. Mais tu es loin encore de les avoir faites aussi-bien que lui.

GERCY.

Comment donc?

VERSAC.

Il n'est que lui seul au monde pour ces aubaines-là. Je ne sais comment il a découvert qu'il passoit dans cette ville un officier chargé d'or pour aller faire des hommes sur la frontière. Il s'est trouvé

sur son passage, et lui a rafflé au piquet la moitié de ses recrues.

GERCY.

Et combien?

VERSAC.

Deux cents louis. Il lui donne ce matin sa revanche. Je t'engage à venir voir cette partie. Tous nos camarades y seront. Je parie qu'il va gagner au recruteur jusqu'à sa monture. Cela sera plaisant. Tu seras des nôtres, n'est-ce pas?

GERCY.

Non, je me sens fatigué.

VERSAC.

C'est pour cela même. Tu as besoin de te récréer un peu. Viens nous joindre. Tu t'amuseras, je t'assure.

GERCY.

Je suis sensé malade. Il ne faut pas que je sorte.

VERSAC.

Bon! qui le saura? Je me charge de faire porter tes excuses.

GERCY.

GERCY.

Mais, mon ami, cependant....

VERSAC.

Prends-y garde, Gercy. Tu te perds d'honneur. Tes camarades vont te prendre pour un enfant qui s'effraie de tout.

GERCY.

Eh bien! comme tu voudras.

VERSAC.

Tu me le promets, au moins.

GERCY.

Tu le veux donc absolument?

VERSAC.

Je ne te quitte pas sans en avoir ta parole.

GERCY.

Soit; je te la donne.

VERSAC.

Il ne te faut qu'une demi-heure pour t'arranger. Adieu, jusqu'au revoir.

SCÈNE III.

GERCY, GERMAIN.

GERCY.

Allons, Germain, viens me coiffer.

GERMAIN.

Comment! monsieur, vous êtes à merveille; je ne vois rien à faire à votre toilette. Vous déshabiller une fois tous les deux ou trois jours, c'est vous épargner un grand embarras, et me faciliter extrêmement mon service.

GERCY.

Te voilà bien. Tu es toujours à gronder.

GERMAIN.

Ah! mon cher maître, est-ce pour mon plaisir? Vous qui jusques à présent avez mené une conduite si réglée, pourquoi voulez-vous en changer pour vous perdre.

GERCY.

Me perdre? Tu n'y penses pas, Germain.

GERMAIN.

C'est parce que j'y pense, que je vous le dis. Croyez-vous qu'après avoir servi pendant vingt ans, je ne connoisse pas mieux que vous ce qui arrive à de jeunes officiers? Prenez-y garde. Ils vous feront donner dans tous leurs travers.

GERCY.

Sois tranquille, Germain. Va, je ne les crains pas.

GERMAIN.

Tant pis, il faudroit vous en défier. On n'a pas d'expérience à votre âge; et l'on s'abandonne à qui se met en tête de nous conduire. Voyez ce qui vous arrive à vous-même. Vous étiez le premier à condamner la dissipation et l'oisiveté de leur vie: aujourd'hui c'est la vôtre qu'on vous fait trouver ridicule. On va jusqu'à vous faire accroire que vous vous êtes bien amusé dans leurs parties nocturnes, dont

vous ne parliez auparavant qu'avec dégoût.

GERCY.

Je serai toujours libre de m'en retirer, si je m'y déplais.

GERMAIN.

Non, mon cher maître; pour peu que que vous tardiez encore, vous ne le serez plus. Ils vous engageront si bien dans leurs filets, qu'il ne vous sera pas possible d'en sortir. Ils commençoient à respecter votre résistance : ils l'ont vaincue une fois, c'en est assez pour la vaincre toujours. Ils ont déjà vu qu'il suffisoit de quelques mauvaises railleries pour vous faire changer de résolution : ils ne vous les ménageront plus. Vous serez forcé, malgré vous-même, par une mauvaise honte, de les suivre comme ils voudront vous mener. Et qui sait s'ils ne vous feront pas descendre par degrés jusque dans les derniers dérangemens?

GERCY.

Voilà bien des reproches pour une faute, si même c'en est une.

GERMAIN.

Eh! c'est la première qui les entraîne toutes. Qui vous auroit dit, il y a quinze jours, que vous passeriez une nuit entière au jeu, vous n'auriez pas voulu l'en croire. Vous l'y avez pourtant passée : vous êtes revenu épuisé de fatigue; vous avez dormi toute la matinée sur une table, comme un homme pris de vin; vous manquez à votre service; vous êtes obligé d'inventer un mensonge pour vous excuser; et tout cela ne vous paroît rien ! Combien faudra-t-il désormais que vos fautes soient grandes pour vous effrayer ?

GERCY.

Tu ne sens pas que tu me fatigues par tes remontrances ?

GERMAIN.

Elles me coûtent bien plus qu'à vous.

GERCY.

Songe, en ce cas, à nous les épargner désormais à l'un et à l'autre; comme si je devois, à mon âge, me laisser tenir à la lisière par un vieux radoteur!

GERMAIN.

Voilà, monsieur, la première dureté que vous me dites. Elle est sortie bien légèrement de votre bouche. Je crains qu'elle ne puisse jamais sortir de mon cœur.

GERCY.

Mais aussi, pourquoi venir m'attrister de tes discours chagrins?

GERMAIN.

Vous savez s'ils l'avoient jamais été jusqu'à ce jour. Je ne vous disois rien qui ne fût plein du plaisir que me donnoit votre bonne conduite. Comment aurois-je pu vous montrer de l'humeur, en vous voyant vous porter au bien par un penchant si naturel ? Je vous en atteste vous-même. Vous m'en avez vu souvent verser des larmes de joie.

GERCY.

Oui, Germain, je sais que tu m'es attaché.

GERMAIN.

Vous ne le savez pas encore assez, mon cher maître. Daignez m'écouter un

moment. Je suis dans un âge où l'on peut, sans honte, chercher le repos, après avoir mené une vie aussi laborieuse que la mienne. Graces aux bontés de monsieur votre père, je pouvois vivre dans l'aisance avec ma famille. Eh bien! ce repos, cette aisance, ma femme et mes petits enfans, j'ai tout sacrifié pour vous suivre. En voyant que monsieur votre père, forcé de quitter le service par les suites de sa blessure, ne pouvoit vous accompagner, je me suis dit : Ta femme l'a nourri; tu es son second père; il est si confiant et si bon! on peut se servir de ses qualités même pour le tromper, il a besoin de toi. A cette pensée, je n'ai vu que vous seul dans le monde. Je me suis séparé de tout ce que j'avois de plus cher pour m'attacher à vos pas. Fait-on toutes ces choses sans aimer?

GERCY.

Je te remercie de ton attachement; et je veux que tu te ressentes de mon bonheur. (*Tirant sa bourse.*) Tiens, prends ces deux louis.

GERMAIN, *reculant d'un pas.*

Qui, moi, les prendre! Vous me connoissez bien! Je donnerois tout ce que je possède pour que ce maudit or ne fût pas allé dans vos mains. Que le ciel me préserve de le recevoir jamais dans les miennes.

GERCY.

Crois-tu que je ne l'ai pas gagné d'une manière honnête?

GERMAIN.

Que m'importe! Je n'y toucherai pas plus qu'à un fer brûlant. Je me reprocherois toute ma vie d'avoir été en quelque sorte le complice de votre ruine.

GERCY.

Ainsi donc tu refuses une marque de mon attachement?

GERMAIN.

Ah! mon cher maître, je vous aimois bien plus quand vous n'aviez pas de ces cadeaux à me faire.

GERCY.

Mais prends donc. Ce n'est qu'une bagatelle.

GERMAIN.

Voilà bien ces prodigues joueurs, qui jettent l'or par les fenêtres, parce qu'il ne leur coûte rien à gagner ! Vous me présentez aujourd'hui deux louis; demain vous ne serez peut-être pas en état de me payer mes gages.

GERCY.

Je ne reprendrai pas cet argent après te l'avoir offert.

GERMAIN.

Et moi, croyez-vous que je le prenne après l'avoir refusé ?

GERCY.

Que veux-tu donc que j'en fasse à présent ?

GERMAIN.

Puisqu'il vient de mauvaise source, il faut tâcher du moins de le purifier par quelque bonne action. Tenez, il y a ici un vieux soldat retiré, à qui monsieur votre père a donné de quoi faire les fonds d'un petit établissement. Ces deux louis peuvent lui être fort utiles. Voulez-vous que je les lui porte de votre part ?

GERCY.

Oui, c'est à merveille. Viens me coiffer, et tu pourras ensuite aller chez lui.

GERMAIN.

J'aimerois mieux ne lui porter que six francs, et que ce fût de vos économies. Il faut que cet or soit bien impur, puisque je frémis de m'en servir, même pour faire du bien.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERCY, GERMAIN.

GERMAIN.

Vous me permettez donc, monsieur, d'aller à présent porter ces deux louis au brave Martial?

GERCY.

Je te l'ai déjà dit, c'est avec grand plaisir ; mais ne va pas au moins lui confier qu'ils me viennent du jeu.

GERMAIN.

Je m'en serois bien gardé, sans que vous eussiez besoin de m'en avertir. Je le connois. Il n'en auroit pas voulu plus que moi.

GERCY.

Eh bien! va donc. Que tardes-tu maintenant?

GERMAIN.

Je n'ose vous le dire; mais si vous daigniez m'accorder une grace?

GERCY.

Voyons. Que veux-tu de moi?

GERMAIN, *d'un air suppliant.*

Ne sortez pas, mon cher maître, je vous en conjure, pour suivre ce M. de Versac. J'ai de tristes pressentimens dans l'esprit. Il vous arrivera quelque malheur.

GERCY.

Quoi! pour aller voir une partie où je ne suis pas intéressé!

GERMAIN.

Qu'importe. Tenez, voici vos livres; occupez-vous un peu. Vous savez bien que c'est le temps que vous donnez ordinairement au travail, et qui vous semble toujours passer si vîte?

GERCY.

Je me sens la tête trop pesante pour travailler. Il faut que je prenne un peu l'air.

GERMAIN.

C'est l'air du jeu que vous voulez prendre.

GERCY.

Quelle folie!

GERMAIN.

Vous en prendrez aussi la fureur, je vous le prédis.

GERCY, *avec impatience.*

Allons, pars. Ne m'importune plus.

GERMAIN.

Pourquoi faut-il que je vous obéisse? Non, je ne puis vous le cacher, je ne m'éloigne qu'avec regret. A quoi me réduisez-vous? Hélas! c'est la première fois que les pas me coûtent pour aller au secours d'un honnête homme.

SCÈNE II.

GERCY.

Enfin, m'en voilà heureusement délivré. L'attachement de cet homme commence à me devenir insupportable. Il voudroit, je pense, me clouer sur mes livres. Oh! oui, je saurois bien travailler en ce moment. J'ai l'esprit dans une inquiétude...... (*il tire sa bourse*) Vingt louis d'or gagnés dans une nuit! Voilà ce qui s'appelle un joli commencement de fortune! Pour peu que le sort continue à me bien traiter, je me vois en passe d'éclabousser tous mes camarades; oui, le chevalier de Neuville lui-même. Des bijoux, de beaux chevaux, une voiture élégante! Versac avoit raison. Tout cela vaut mieux que ces plaisirs monotones de l'étude. On ne connoît guère le monde, en restant enseveli dans son cabinet. Je suis jeune. Eh bien! il faut

faire comme ceux de mon âge. J'étudierai, s'il le faut, quand la saison des plaisirs sera passée. Allons, allons. (*Il est prêt à partir. On frappe. La porte s'ouvre.* (*à part.*) Ciel! M. de Verneuil!

SCÈNE III.

M. DE VERNEUIL, GERCY.

M. DE VERNEUIL.

Bonjour, Gercy. J'étois chez le colonel, lorsqu'on est venu lui apporter vos excuses. Je viens savoir comment vous vous trouvez.

GERCY.

Je vous rends mille graces, monsieur, de cette attention obligeante. Je me sens mieux maintenant.

M. DE VERNEUIL.

Qui a donc pu vous causer cette indisposition ? Je crains que l'ardeur de l'étude ne vous emporte un peu trop loin.

GERCY.

Non, monsieur; je puis vous assurer que ce dérangement ne vient point d'un excès de travail.

M. DE VERNEUIL.

A la bonne heure. Tous les excès sont dangereux à votre âge. Par exemple, je sais de jeunes officiers qui ont passé la nuit à table et au jeu. Parmi ceux qui ont pu se trouver à l'exercice, je vous assure que la plupart avoient un air défait et une contenance abattue. Ils ont fort mal manœuvré. J'aurois été bien aise que vous eussiez pu les voir. Que pensez-vous d'une pareille conduite?

GERCY, *avec embarras.*

Monsieur....

M. DE VERNEUIL.

Qu'avez-vous donc, Gercy? Je vous trouve aujourd'hui un air bien embarrassé en ma présence. Vous savez pourtant que je suis votre ami.

GERCY.

Oui, monsieur; et cette amitié m'est infiniment précieuse.

M. DE VERNEUIL.

Je suis flatté de l'opinion que vous en avez. Elle m'encourage à vous presser de vous ouvrir à moi, si vous avez quelque chose sur le cœur dont le poids vous gêne.

GERCY.

Ce n'est rien du tout.

M. DE VERNEUIL.

Quoi ! rien, absolument rien ? Il faut vous en croire sur votre parole. Me la donnez-vous ?

GERCY, *d'un air confus.*

Mais, monsieur.....

M. DE VERNEUIL.

Je craindrois de vous paroître indiscret, si je devenois plus pressant. Adieu, mon ami. (*Il fait quelques pas pour sortir.*)

GERCY, *courant à lui, et le retenant.*

Ah ! M. de Verneuil....

M. DE VERNEUIL.

Je vois que j'ai besoin d'encourager votre confiance. Voyons. Qu'est-ce qui

vous manque ? Ce n'est pas l'argent ? Ma bourse est à votre service dans toutes les occasions ; mais vous n'en avez pas besoin aujourd'hui. Vous avez assez gagné la nuit dernière.

GERCY.

Quoi ! vous savez....

M. DE VERNEUIL.

Croyez-vous que je puisse ignorer la moindre chose de ce qui vous intéresse ?

GERCY.

Je n'ai donc rien à vous apprendre.

M. DE VERNEUIL.

J'oublierai tout pour ne le tenir que de votre bouche.

GERCY.

Epargnez-moi, de grace, cet aveu. Je crains trop vos reproches.

M. DE VERNEUIL.

Des reproches, mon cher Gercy ? Non, je n'userai de ce droit de l'amitié que dans ce qui pourroit toucher essentiellement ou votre honneur ou votre devoir.

Mais pour des imprudences et des fautes légères, j'ai été jeune comme vous; j'ai eu, comme vous, mes foiblesses; je ne recevrai la confidence des vôtres qu'avec de l'indulgence et de la douceur.

GERCY.

Ah! mon respectable ami, vous gagnez entièrement mon cœur par cette bonté. Oui, je ne vous cacherai rien de ce qui m'arrive pour m'être une fois écarté de vos sages couseils.

M. DE VERNEUIL.

Asseyons-nous, et contez-moi vos aventures.

GERCY.

Je fus invité hier au soir chez un de mes camarades. Avant de se mettre à table, on fit quelques tours de Pharaon. Je refusai constamment de prendre part au jeu. Mais, après le repas, je fus si vivement sollicité de me mettre de la partie, que je ne pus résister à toutes ces instances. Je commençai par hasarder très-peu de chose sur une carte. Le hasard me servit. Je puis vous protester que

ce ne fut pas l'ardeur du gain qui me fit chercher à profiter de cette veine heureuse. Je ne voulois que ménager la fortune pour ne rien mettre du mien dans cette partie, et me retirer du jeu comme j'y étois entré. Le sort m'accabla malgré moi de ses faveurs. Et ce matin à cinq heures, lorsque nous nous sommes séparés, je me suis trouvé, à ma grande surprise, vingt louis de plus dans ma bourse.

M. DE VERNEUIL.

Et c'est aux dépens de vos camarades que vous vous êtes enrichi! Vous les aimez, vous cherchez dans toutes les occasions à leur rendre service, et vous vous couvrez de leurs dépouilles! Il en est sans doute quelques-uns parmi eux à qui cette perte cause de vifs regrets, et peut-être de l'embarras.

GERCY.

C'est la première pensée qui m'est venue à l'aspect de cet or.

M. DE VERNEUIL.

Un sentiment si honnête est-il resté

long-temps dans votre cœur ? Ne trouvez pas mauvais, mon ami, que je vous presse de m'exposer avec la plus grande franchise l'impression qu'a faite sur vous cette première faveur de la fortune.

GERCY.

Je ne saurois vous en rendre un compte bien exact. Le sommeil n'a guère tardé à me surprendre; mais je ne puis vous dissimuler que, dans les songes où il m'a plongé, mon imagination ne se peignît avec transport les plaisirs que je pouvois espérer de ma nouvelle richesse. Je ne m'étois jamais vu tant d'argent à la fois. Je commençois à ne plus rougir du moyen qui me l'avoit procuré. Vous le dirai-je ? Il me tardoit d'aller solliciter encore de nouveaux dons de la fortune. Des habits riches, une voiture brillante, des bijoux précieux, tous ces objets se présentoient en foule à mon imagination enchantée. J'ai brusqué durement l'honnête Germain, qui vouloit m'arracher à ces rêveries, pour me presser de me rendre à l'exercice, où je n'ai pu me

trouver. Un de mes camarades, que je ne nommerai point, est venu me replonger dans mes premières illusions par ses peintures séduisantes. Elles flattoient plus que jamais mon esprit au moment où vous êtes entré; et sans vous, peut-être, mon respectable guide.....

M. DE VERNEUIL.

Embrassez-moi, Gercy. Combien votre candeur me touche! Il seroit bien cruel pour moi de voir corrompre un si heureux naturel.

GERCY.

Oui, j'ose le dire, toutes mes pensées, tous mes sentimens, me portent vers l'honneur; mais la facilité de mon caractère m'épouvante moi-même. Si vous saviez combien il m'est pénible d'avoir tous les jours à essuyer les railleries piquantes de mes camarades, sur ce qu'ils appellent dans ma conduite une affectation de me singulariser!

M. DE VERNEUIL.

Eh quoi! si c'est se singulariser à leurs yeux que de suivre sou goût pour l'é-

tude, et de remplir exactement ses devoirs, n'auriez-vous pas bien plus à rougir de leur ressembler davantage? Craindriez-vous donc leurs fades plaisanteries plus que vos propres reproches? Et faut-il vous départir de vos principes par d'indignes ménagemens? Prenez-y garde, mon ami, c'est dans notre état sur-tout qu'il importe d'établir d'abord son caractère d'une manière inébranlable. Attachez-vous à vivre en bonne intelligence avec vos camarades, en leur témoignant de l'intérêt et de l'affection. Sacrifiez quelquefois vos goûts à leurs plaisirs, en ce qui ne blesse ni la décence ni l'honneur. Mais sachez aussi vous défendre avec fermeté de leurs invitations insidieuses, lorsque vous sentirez au fond de votre cœur que sa délicatesse les condamne. La résistance qu'ils auront éprouvée de votre part en deux ou trois occasions vous débarrassera bientôt de leurs importunités. Loin de chercher plus long-temps à vous entraîner dans leurs écarts, ils les déroberont à

vos yeux; et vous les forcerez à l'estime de votre caractère, dès qu'ils le verront s'élever noblement au-dessus de leur opinion.

GERCY.

Je n'en passerai pas moins, à leurs yeux, pour un homme intraitable et sauvage. Ils ne conçoivent rien à mon goût pour la retraite, et je suis persuadé que c'est par intérêt pour moi qu'ils cherchent à m'associer à leurs amusemens.

M. DE VERNEUIL.

Craignez, mon jeune ami, d'être plus long-temps la dupe de leurs perfides insinuations. Les croyez-vous assez aveugles pour ne pas démêler la différence qui distingue la sagesse de la folie? C'est parce que votre conduite les condamne, qu'ils travaillent à vous en faire changer. Il n'est pas jusqu'à leurs supérieurs qu'ils ne voudroient voir dans le désordre, pour vivre avec plus de licence, autorisés par des exemples qui sembleroient les justifier.

GERCY.

GERCY.

Mais, monsieur, c'est donc avec des monstres, et non avec des hommes, que je suis destiné à passer ma vie ?

M. DE VERNEUIL.

Non, mon cher ami ; il ne faut peut-être pas tant les condamner que les plaindre. Le dérangement de leur conduite vient moins de leur faute que de celle de leurs parens. On est resté trop long-temps prévenu de l'erreur qu'il suffisoit à de jeunes militaires d'avoir des membres sains, et de l'adresse dans les exercices, pour remplir leur état. On a cru tout faire pour leur éducation en leur remplissant la tête d'idées ambitieuses d'avancement et de fortune. C'est avec des principes vagues de conduite qu'on les envoie, dans l'âge le plus susceptible par sa foiblesse de recevoir toutes les mauvaises impressions, au milieu d'autres jeunes gens déjà corrompus par la dissipation et le désœuvrement de leur vie. A dieu ne plaise que je veuille vous faire entendre que tous les jeunes officiers

soient victimes de cette dépravation. C'est au contraire le plus bel éloge de l'esprit d'honneur qui anime la milice française, que d'y voir éclater un si petit nombre de ces scènes scandaleuses qu'on sembleroit avoir sujet d'en appréhender. Mais cependant, malgré la vigilance des chefs, combien de sujets infectés faut-il que les corps militaires repoussent chaque année de leur sein! combien de familles publiquement déshonorées, ou ruinées en secret par les déportemens de leurs enfans! Voudriez-vous donner cette douleur à la vôtre?

GERCY.

Ah! monsieur! moi qui ne respire que pour tâcher de l'illustrer!

M. DE VERNEUIL.

C'est par votre intérêt, autant que par le sien, que je vous conjure de veiller sur vous-même. Les charmes de l'étude, le goût des choses honnêtes, le bon témoignage que vous pouviez vous rendre de vos sentimens, ont suffi jusqu'à présent à votre bonheur. Croiriez-vous y

ajouter encore, en adoptant le genre de vie de quelques-uns de vos camarades? Que leurs éclats bruyans ne vous en imposent pas. Toutes ces joies turbulentes n'annoncent pas des hommes vraiment heureux. Eh! pourroient-ils l'être, ensevelis, comme ils le sont, dans une stupide ignorance, étrangers à toutes les jouissances de l'esprit, livrés à l'indignation de leurs supérieurs, accablés des mépris du soldat, et, qui pis est encore, écrasés de leurs propres mépris? Voyez le dégoût et l'ennui qui les rongent dans les intervalles de leurs plaisirs tumultueux. Ils ne peuvent vivre un seul instant avec eux-mêmes : ils n'ont point d'ennemi qui leur reproche plus vivement leur indignité. Humiliés au seul aspect d'un officier de mérite, ils le fuient avec autant de soin qu'il en prend à les éviter. C'est avec ceux qui leur ressemblent le plus qu'ils sont réduits à vivre, non pour goûter auprès d'eux les plaisirs de l'amitié, si doux entre des cœurs qui s'estiment, mais pour chercher à se dépouil-

ler les uns les autres dans un jeu meurtrier, ou se plonger ensemble en des orgies scandaleuses. Suivez ces malheureux dans le reste de leur déplorable existence. Voyez-les d'abord dans les tourmens d'une basse jalousie solliciter par toutes sortes de voies un avancement incertain, ou attendre d'une longue suite d'années une marque de distinction qui va les flétrir, parce qu'ils n'ont pas su l'honorer. Voyez ensuite les uns, après avoir consumé leur patrimoine en d'obscures dissipations, se répandre dans les grandes villes pour y mendier le vil personnage de parasites et de complaisans, ou même d'infâmes délateurs; les autres, conduits par une sombre misanthropie au fond de leurs terres, y traîner sur leurs pas le désordre et la corruption. Indignes, à leurs propres yeux, de l'estime de leurs concitoyens, ils ne cherchent qu'à s'en faire craindre par leurs violences. Ils tyrannisent leurs vassaux comme ils tyrannisoient leurs soldats; et ils finissent par traîner une vieillesse précoce, chargée

d'ennuis, d'infirmités, de mépris et de malédictions.

GERCY.

Ah! monsieur, quel affreux tableau vous venez de m'offrir! Si moi-même j'allois un jour....

M. DE VERNEUIL.

Non, Gercy; vos sentimens et mon amitié vous préserveront, je l'espère, de ce malheur. Les objets que je viens de vous retracer ont dû sans doute vous causer de l'effroi; mais il en est aussi de bien propres à vous inspirer de la confiance. Parmi les officiers de notre régiment, je pourrois vous en citer plusieurs dignes de vous servir de modèle. Mais s'il en étoit un sur-tout qui eût su consacrer à d'utiles études tous les instans que lui laissoient les devoirs de la société et les fonctions de son état; si cet homme, par la noblesse de ses sentimens, et les graces de son esprit, par des vertus aussi brillantes que solides, fût également parvenu à se faire honorer de ses supérieurs, chérir de ses camarades, et res-

pecter de tous ceux qui obéissoient à ses ordres; si, après s'être distingué par sa valeur et sa prudence à la guerre, et par son exactitude à ses devoirs dans la paix, il se fût retiré auprès d'une épouse respectable, pour s'occuper uniquement avec elle de l'instruction et du sort de ses enfans; s'il avoit le bonheur de vivre dans la plus douce union avec ses voisins, d'entretenir la paix entre ses vassaux, de les aider de ses moyens et de ses lumières, de servir encore l'état après l'avoir défendu, en l'enrichissant de nouvelles cultures; si cet homme enfin....

GERCY.

C'en est assez, monsieur. Quel autre que mon père pourrois-je reconnoître à ses traits?

M. DE VERNEUIL.

Oui, mon ami; c'est lui-même en effet que je viens de vous peindre. Vous voyez que je ne cherche point à surprendre votre enthousiasme par des peintures exagérées de la vertu. Je ne crains que d'avoir affoibli les traits qui devoient

vous représenter dans toute leur énergie cet homme respectable. C'est le même sang qui coule dans vos veines : qui pourroit vous empêcher de suivre ses pas dans la carrière qu'il vous a tracée ? Les sentimens de vénération et d'amitié qu'il a su inspirer à tout ce qu'il y a d'officiers estimables dans notre corps les disposent en votre faveur à la plus tendre bienveillance : les souvenirs et les regrets que son départ a laissés dans les premières maisons de la ville vous en ouvrent l'entrée malgré votre jeunesse. Tout semble se réunir pour vous faciliter vos devoirs et vous les faire aimer. Ah ! Gercy, je vous en conjure, ne tournez pas ces heureux moyens contre vous-même.

GERCY.

Non, monsieur, j'ose vous le promettre. Je puis répondre de moi dans tout ce qui tient à l'honneur ; mais je suis jeune, facile, sans expérience. J'ai besoin d'un guide et d'un appui. Ne m'abandonnez pas. Tenez-moi lieu d'un père.

M. DE VERNEUIL.

Vous savez que j'en ai pour vous toute la tendresse. J'ai vu s'éloigner mon meilleur ami. Je sens tous les jours plus vivement sa perte. Que je le retrouve en son fils, ou plutôt qu'il devienne le mien. Ne vous effrayez point de la différence de nos âges. Elle ne me rendra point un censeur austère de votre conduite. Non, ne le craignez pas. Je veux vous soutenir dans vos travaux, et partager vos plaisirs. Tout me sera facile pour me rapprocher de vous. Venez, Gercy, venez sur mon sein. Embrassez un ami tendre et sincère, que vous trouverez au besoin dans tous les momens, dans toutes les circonstances de votre vie. (*Gercy, muet de joie et de tendresse, se jette dans les bras de M. de Verneuil, qui le serre étroitement contre son cœur.*)

M. DE VERNEUIL.

Adieu, Gercy; je vous laisse dans les sentimens que vous m'avez témoignés. Rappelez-vous sans cesse tout ce qui vient de se passer entre nous.

GERCY.

Ah! monsieur, je m'en souviendrai toute ma vie.

M. DE VERNEUIL, *prêt à sortir, et revenant sur ses pas.*

Mais j'oubliois de vous dire que je reçois en ce moment des nouvelles de votre père. Vous savez qu'il m'avoit chargé de veiller sur votre équipage, et de répondre en son nom à vos fournisseurs. Il m'envoie une lettre de change pour les satisfaire. Tenez, la voici, prenez-la.

GERCY.

Moi, monsieur, que je la prenne?

M. DE VERNEUIL.

Oui, Gercy, je le veux. C'est ici une des occasions où l'amitié peut exercer son empire.

GERCY.

Mais, puisque vous avez bien voulu répondre pour moi de cette somme, vous avez le droit d'en faire vous-même l'emploi.

M. DE VERNEUIL.

Non, mon ami; je suis bien aise de pouvoir vous donner cette marque de confiance. D'ailleurs, il faut qu'un jeune officier connoisse le prix de tout ce qui convient à son état. Le soin que vous prendrez de vous acquitter avec exactitude vous donnera de la considération, et deviendra en même temps pour vous un engagement à n'y manquer jamais. La lettre de change est payable à vue. Envoyez-en tout de suite chercher le montant. Moi, je vais de ce pas chez vos fournisseurs pour régler leurs mémoires. Vous n'aurez plus qu'à les acquitter.

GERCY.

Il faut me soumettre à tout ce que vous exigez de moi.

M. DE VERNEUIL, *avec amitié.*

Adieu, Gercy.

SCÈNE IV.

GERCY.

O l'excellent homme! comme en lui la vertu paroît aimable! et qu'il sait la rendre facile! Avec quels ménagemens il m'a repris de ma faute! Il sembloit, aux expressions de sa tendresse, que je n'eusse jamais été plus digne de son amitié. Et toi, mon père, toi dont il vient de me retracer si vivement la noble image, oui, je veux te ressembler, je veux ressembler à ton ami! Non je ne serai pas indigne de vous avoir pris l'un et l'autre pour modèles.

SCÈNE V.

GERCY, GERMAIN.

GERMAIN.

Ah! mon cher maître, si vous saviez le plaisir que je viens de goûter! Je voudrois pour tout ce que je possède au monde que vous eussiez pu assister à cette scène touchante.

GERCY.

Qu'est-ce donc, Germain?

GERMAIN.

Ce brave Martial à qui je viens d'apporter vos deux louis, comme il a paru transporté! Ce n'étoit point la valeur de la somme qui le touchoit. Oh! non, monsieur, ne le croyez pas; c'étoit le plaisir de recevoir de vous cette marque d'attachement. Ah! s'écrioit-il, je n'avois pas attendu ses bienfaits pour l'aimer. N'est-

il

il pas le fils d'un homme pour qui je donnerois ma petite fortune et ma vie ? Elles sont bien à lui-même, s'il en a besoin. Oh ! oui, sans doute, je lui appartiens tout entier, moi et tous les miens encore. Il m'a quitté brusquement à ces mots, pour courir appeler sa femme et ses enfans. Il est revenu avec eux, il leur a montré ce qu'il tenoit du fils de son premier bienfaiteur. Ce n'a pas été sans peine qu'il est venu à bout de leur expliquer l'affaire. Il ne pouvoit parler, tant il étoit oppressé par sa joie. Je l'ai laissé pleurant de tendresse. Mais vous le verrez bientôt : il va venir ; il ne m'a demandé que le temps de s'arranger un peu, et de prendre son ancien habit de soldat. Ah ! mon cher maître ! non, non, tous les plaisirs où l'on veut vous entraîner ne vous paroîtront jamais aussi doux que celui d'obliger un brave homme si sensible et si reconnoissant.

GERCY, *avec émotion.*

Oui, Germain, qu'il vienne, je veux le voir. Puisqu'il fut l'objet des bienfaits

de mon père, c'en est assez pour me le rendre cher.

GERMAIN.

Oh! je vous reconnois. Avec le sang qui coule dans vos veines, je n'attendois pas de vous d'autres sentimens. Mais je viens de trouver M. de Verneuil sur l'escalier; il sortoit de chez vous, sans doute. C'est cet homme-là que vous devez écouter : il n'y a que de bonnes choses à recueillir de sa bouche.

GERCY.

Il vient de me remettre une lettre de change qu'il a reçue de mon père, pour payer mon équipage.

GERMAIN.

Ah! tant mieux. J'avois ces dettes-là sur le cœur.

GERCY.

Il faut aller de ce pas toucher l'argent chez le banquier.

GERMAIN.

Donnez, monsieur, j'y cours.

GERCY.

Tâche de revenir bien vîte pour préve-

nir l'arrivée des mémoires. On doit me les présenter aujourd'hui.

GERMAIN.

Je n'aurois pas de jambes, qu'il me viendroit, je crois, des ailes pour ce message. O mon cher maître ! nous voilà maintenant sans inquiétudes. Nous allons arranger toutes nos petites affaires. Reposez-vous sur moi, je gouvernerai votre bourse avec tant d'économie, que nous serons en état de parer à tout, et de vivre avec plus d'honneur que tous vos camarades au milieu de leurs folles dépenses. Mais je perds ici le temps à vous marquer ma joie. Donnez, donnez, mon cher maître, je cours chez votre banquier. (*Il prend la lettre de change, et sort avec précipitation.*)

SCÈNE VI.

GERCY.

Oui, c'en est fait; ce que je viens de sentir au fond de mon cœur a décidé ma destinée. J'ai vu de trop près l'abyme affreux où j'allois me précipiter peut-être sans retour. (*Il va prendre un de ses livres.*) O vous qui avez fait jusqu'ici le bonheur de ma vie, vous que j'étois sur le point de sacrifier à des plaisirs frivoles et dangereux, je reviens à vous avec joie! Eclairez mon esprit, épurez mon ame. Je vous donne à régler toutes mes pensées et tous mes sentimens. (*Il entend du bruit à la porte.*) Mais qui vient déjà m'interrompre? C'est Versac. Que me veut cet importun?

SCÈNE VII.

VERSAC, GERCY.

VERSAC.

Eh bien donc, Gercy, comme te voilà tranquille! Il sied fort mal de se faire attendre. Tu ne songes pas que nos camarades s'impatientent? Allons, viens, suis-moi.

GERCY.

Non, Versac, j'ai changé de dessein. Je ne veux pas sortir.

VERSAC.

Comment donc ne m'en as-tu pas donné ta parole.

GERCY.

Il est vrai. Mais tes importunités me l'ont arrachée dans un moment de foiblesse. J'ai fait mes réflexions dans l'intervalle, Je reste chez moi.

VERSAC.

Tu n'y penses donc pas, Gerçy? Je te promets que tu auras du plaisir.

GERCY.

Et si j'en trouve ici davantage?

VERSAC, *d'un air sérieux.*

Ecoute donc. Ce n'est pas de ton plaisir seulement qu'il s'agit.

GERCY.

Que veux-tu dire?

VERSAC.

Je croyois n'avoir pas besoin de te l'expliquer.

GERCY.

Mais qu'est-ce donc enfin?

VERSAC.

Tu sais bien que tu nous a gagné cette nuit. C'est moi qui ai le plus souffert dans la perte commune; et tu ne dois pas ignorer qu'un homme d'honneur n'a jamais refusé la revanche.

GERCY.

Ah! j'entends maintenant. C'étoit donc au jeu que tu voulois m'entraîner, sous

prétexte de me procurer de l'amusement ?

VERSAC.

C'étoit une tournure honnête que j'employois.

GERCY.

Je suis fâché qu'elle te devienne inutile.

VERSAC.

Elle ne le sera pas, je t'en réponds. Je m'en rapporte à toi-même. Tu connois assez les lois de l'honneur.

GERCY.

Je ne vois pas en quoi l'honneur est intéressé dans cette affaire. Est-ce moi qui vous ai sollicité, cette nuit, à jouer ? N'est-ce pas vous, au contraire, qui m'y avez en quelque sorte forcé, malgré ma répugnance ?

VERSAC.

Qu'importe ? tu as joué, tu as notre argent ; il faut nous donner le moyen de nous racquitter.

GERCY.

Et si je vous gagnois encore, il me faudroit donc jouer toute ma vie ?

VERSAC.

Je ne dis pas cela. Mais nous, si nous t'avions gagné, nous ne t'aurions pas refusé l'occasion de réparer ta perte.

GERCY, *avec fierté.*

Je ne vous l'aurois pas demandée.

VERSAC.

Chacun a sa manière de penser. Il nous la faut, à nous.

GERCY.

Non, non; je sais un moyen plus court. J'ai eu vingt louis de profit. Comme je ne me suis pas mis au jeu pour les gagner, je n'ai pas de regret à m'en défaire : les voici. Je consens volontiers à regarder notre partie comme un badinage. Que chacun de ceux qui ont perdu reprenne le sien.

VERSAC.

Tu ne sens pas que tu nous insultes par cette proposition?

GERCY.

Ce n'est sûrement pas mon dessein. Mais enfin que faut-il faire?

VERSAC.

Je te l'ai dit : nous donner notre revanche. Quand tu nous offres d'une autre manière notre argent, tu dois bien savoir que nous ne le prendrons pas. Veux-tu nous laisser croire que tu ne songes qu'à profiter de notre malheur.

GERCY.

C'en est assez. Je cours vous satisfaire. Mais, je dois vous en prévenir, je n'emporte que les vingt louis que je vous gagne : ne vous attendez pas que je hasarde un écu du mien.

VERSAC.

Nous n'en demandons pas davantage.

GERCY.

Allons. C'est moi qui te presse maintenant de me suivre. Je fais des vœux pour que la fortune vous ait bientôt favorisés. (*Ils sortent.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN, *portant sous le bras un gros sac d'argent.*

VOICI donc enfin de quoi satisfaire nos fournisseurs. Ils ne seront pas plus joyeux que moi de voir solder leurs mémoires. Je n'oserois plus passer que la tête basse devant leur porte. Ce sont eux maintenant qui me feront des courbettes pour que je leur conserve notre pratique. Mais où est allé mon jeune maître? Il me sembloit disposé à passer le reste de la journée dans son appartement. Oh! c'est apparemment M. de Verneuil qu'il sera allé voir. A la bonne heure: tant qu'il sera avec ce digne officier, je suis tranquille sur son compte. Mais n'est-ce pas Martial que j'apperçois?

SCÈNE II.

GERMAIN, MARTIAL, *qui n'ose avancer au-delà de la porte.*

MARTIAL.

Oui, c'est moi, Germain. Puis-je entrer ?

GERMAIN.

Pourquoi non, mon ami ? Un brave homme comme toi est fait pour se montrer par-tout.

MARTIAL.

C'est que je ne suis pas seul. Ma femme et mes enfans attendent sur l'escalier.

GERMAIN.

Comment donc ! Cours les chercher tout de suite.

MARTIAL.

Mais sais-tu si ton jeune maître voudra nous recevoir tous à la fois ? J'ai peur que la visite de tant de gens ne l'importune.

GERMAIN.

Que dis-tu ? Au contraire; plus vous serez, et plus il doit sentir de plaisir à vous voir ; autant de bouches de plus qui le bénissent. Il ne tardera pas à rentrer, et il sera charmé, je t'assure, de vous trouver à son retour.

MARTIAL.

Allons, sur ta parole je vais chercher ma petite famille.

GERMAIN.

Va, va, mon vieux camarade.

SCÈNE III.

GERMAIN.

Oh ! quelle joie pour M. de Gercy d'apprendre, par notre première lettre, que son fils a bien reçu son protégé! C'est un article dont je me charge. Voici une entrevue qui doit opérer de fort bonnes choses. On ne peut jamais assez mettre d'honnêtes gens en présence de la jeu-

nesse.

ﬁesse. Rien ne lui inspire un plus vif desir de leur ressembler. Mon jeune maître y est porté par son heureux naturel; mais la vue du brave Martial et de sa famille doit l'enflammer encore davantage. Ah! leur reconnoissance est si vive, si tendre et si douce, qu'elle feroit aimer le bien à l'homme le plus méchant.

SCÈNE IV.

GERMAIN.

Entrez, madame, entrez, mes chers enfans. Vous êtes ici chez vos amis.

La femme de MARTIAL.

Ah! M. Germain, vous avez bien de la bonté.

MARTIAL.

Nous ne sommes pas si honorablement reçus chez les autres officiers de la garnison.

La femme de MARTIAL.

Oui, ils nous méprisent, parce que mon mari n'étoit qu'un soldat.

GERMAIN.

Tant pis pour eux. Un vétéran comme lui est l'égal de tous les militaires, pourvu qu'ils soient gens d'honneur toutefois; car autrement votre mari est de cent piques au-dessus.

MARTIAL.

O mon brave Germain! on voit bien que tu as pris la manière de penser de M. de Gercy.

GERMAIN.

Il est vrai; je me fais honneur de partager tous les sentimens de mon ancien maître.

MARTIAL.

Ah! quel homme c'étoit! Et que tu es heureux de pouvoir répondre à son attachement! Il sait que tu lui as sacrifié ton repos pour suivre son fils. Il ne peut penser à toi, que le souvenir de ta reconnoissance ne se présente aussitôt à son esprit. Mais, moi, qu'ai-je fait encore

pour lui prouver combien je l'aime? Hélas! il ne m'est attaché que par ses propres bienfaits.

GERMAIN.

N'est-ce donc rien que cela? Il sait que tu ne les aurois pas acceptés d'un autre. Le voilà payé.

MARTIAL.

Oh! non, il ne l'est pas. Il ne connoît pas assez peut-être tout ce que je serois prêt à faire pour lui.

GERMAIN.

Tu lui fais injure, Martial. Je te réponds, moi, qu'il en est sûr comme s'il l'avoit éprouvé.

MARTIAL.

Allons, voilà qui me console. Hélas! sans ce digne homme, que serois-je devenu? Forcé de renoncer au service, le corps épuisé de sang, et déchiré de blessures, aurois-je pu, à mon âge, prendre un nouveau métier? J'aurois donc été réduit à mendier mon pain! Cette seule idée me fait encore frémir. M. de Gercy vint à moi avant que j'eusse même pensé

à implorer ses secours. C'est lui qui me fit les avances nécessaires pour établir mon petit commerce. Il m'a depuis recommandé à tous ses amis ; il a fait mon mariage : graces à lui, je me vois une femme que j'aime, des enfans qui viennent tous à bien. Mes affaires sont dans le mieilleur état. Il semble que sa protection ait attiré sur moi toutes les graces du ciel. Ah ! que le ciel le lui rende dans ses enfans.

GERMAIN.

Tes vœux sont déjà remplis. Mon jeune maître est plein de sentimens honnêtes, et je te garantis qu'il sera comme son père.

MARTIAL.

Il ne manqueroit donc plus rien à mon bonheur. Voici mon fils aîné, que je destine à servir quelques années sous lui. Lorsque M. de Gercy me fit l'honneur de le nommer : « Martial, me dit-il, nous » sommes de vieux amis, je veux que » nos enfans le soient à leur tour ». Ah! il ne tiendra pas à moi que cela n'arrive,

Depuis que le jeune M. de Gercy est au régiment, je mène tous les jours mon fils à la parade pour le lui montrer. Je l'y ai conduit encore ce matin. J'ai été bien inquiet de ne pas voir ton maître dans le bataillon; et j'accourois ici pour savoir s'il étoit malade, lorsque tu es venu chez moi m'apporter ce petit cadeau de sa part. Graces au ciel, je suis bien au-dessus du besoin d'une pareille somme; mais ce don me venoit de son cœur, et je l'ai reçu avec joie. Il me siéroit bien mal de le refuser, lorsque je dois à son père tout ce que je suis. Ce seroit dire que je dédaigne à présent ses secours. Oh! non, non; je n'ai plus rien à faire que de me laisser accabler de ses graces. Plus il sait que je suis à mon aise, et moins je dois rougir d'accepter ce qu'il me donne. Que ne sait-il aussi dans quel sentiment je le reçois!

GERMAIN.

Va, sois tranquille : s'il ne le sentoit pas de lui-même, ce n'est pas moi qui le lui laisserois ignorer.

MARTIAL.

Ah! je te remercie. Mais, cependant, mon ami, ton maître est jeune. Il ne connoît pas encore assez le prix de l'argent. Je pouvois recevoir sans inquiétude les présens de son père, parce que je savois l'ordre qu'il mettoit dans ses dépenses, et que ce qu'il me donnoit étoit de son superflu. Mais, à l'âge de ton jeune maître, on n'en connoît pas. Toutes les petites fantaisies paroissent des besoins. Je serois au désespoir si, pour avoir écouté un premier sentiment de générosité, il s'étoit imposé pour moi quelque privation dont il pût avoir du regret.

GERMAIN.

Non, non, calme tes scrupules. Il ne pouvoit employer d'une autre manière cette petite somme. Elle ne le gêne point. Jamais nous n'avons été si bien en fonds. Il nous est venu ce matin de l'argent, que voici, pour payer son équipage. D'ailleurs il faut dire, à sa louange, qu'il n'est personne dont la conduite ait été, jusqu'à ce jour, aussi rangée que la sienne.

MARTIAL.

Ah! tant mieux, tant mieux. Il seroit bientôt perdu s'il prenoit, comme les autres jeunes officiers, le goût de la dépense, et sur-tout celui du jeu. Combien j'en ai vu se pervertir par cette funeste passion!

GERMAIN.

Va, ne crains rien. Il en est plus loin que jamais, depuis l'entretien qu'il vient d'avoir tout-à-l'heure sur ce sujet avec M. de Verneuil.

MARTIAL, *avec joie.*

Est-il bien vrai, Germain?

GERMAIN.

Oui, sans doute; et je ne crains pas de te le garantir.

MARTIAL.

O mon ami, si tu savois quel bien tu me fais par ces paroles! J'en atteste le ciel, mes propres enfans ne me sont pas plus chers que ceux de mon digne bienfaiteur. Je me suis accoutumé à les confondre ensemble dans ma pensée. Si ton jeune maître avoit eu une mauvaise con-

duite, il m'auroit fait mourir de chagrin. Mais, quand je le vois digne du sang qui l'a fait naître, je sens toute la joie de son père, et la mienne encore. Ah! qu'il vienne, qu'il vienne! j'ai besoin de le voir. Il faut que je lui dise combien je suis heureux de ses vertus.

GERMAIN.

J'entends, ce me semble, du bruit sur l'escalier.

MARTIAL.

Oh! c'est lui, c'est lui, mon cœur me le dit. Allons, ma femme; allons mes enfans. C'est le fils de notre dieu tutélaire. Je donne tout mon amour, pour aujourd'hui, à celui qui lui témoignera le mieux son respect et sa tendresse. (*Martial, sa femme et ses enfans, s'avancent précipitamment vers la porte au-devant de Gercy, pour le recevoir.*)

SCÈNE V.

GERCY, GERMAIN, MARTIAL, sa femme et ses enfans.

GERCY, *entrant d'un air égaré, et le chapeau enfoncé sur les yeux.*

O CIEL! où fuir? où me cacher?

GERMAIN.

Qu'est-ce donc, mon cher maître? D'où vient le trouble où je vous vois?

GERCY, *brusquement.*

Laisse-moi, laisse-moi. Tes questions m'importunent.

MARTIAL.

O mon cher monsieur! je vous en conjure, dites-nous ce que vous avez. Vous nous portez la mort dans le cœur, par l'effroi de la situation où vous êtes.

GERCY, *durement à Martial.*

Que faites-vous ici?

GERMAIN.

Comment, monsieur, vous brusquez ce brave homme?

GERCY.

Oh! non, non, Martial, daigne me pardonner; mais ta présence m'accable. Je ne mérite pas de paroître devant d'honnêtes gens. Il ne me faut plus devant les yeux que des monstres comme moi.

La femme de MARTIAL.

O ciel! que vous est-il donc arrivé?

GERCY.

Ne me demandez point ce que je voudrois me cacher à moi-même. Que ne puis-je me dérober à la nature entière! Je ne lui dois inspirer maintenant que de l'horreur.

MARTIAL.

Qui? vous, monsieur? Non, je vous connois. Cela n'est pas possible. Jamais le fils d'un homme tel que M. de Gercy...

GERCY.

N'achève point. Ton estime comble mon opprobre. Tu vois un malheureux indigne du jour. La probité, l'honneur, la conscience et la nature, tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, il ne m'a fallu qu'une heure pour le violer, et pour devenir le plus vil des hommes.

GERMAIN.

Quoi! monsieur de Gercy....

GERCY.

Ah! ne m'appelle plus de ce nom que je déshonore. O ciel! plonger dans l'embarras un digne ami, ou enfoncer le couteau dans le cœur de mon père! Ce n'est plus qu'à cette horrible alternative que je suis réduit.

GERMAIN.

Qu'ai-je entendu? Vous dont j'exaltois en ce même instant la sagesse devant ces braves gens, vous auriez été capable ..

GERCY.

Oui, Germain, accable-moi de reproches. Je ne suis pas même digne d'inspirer la pitié. Les barbares! Je ne

demandois qu'à leur rendre ce que je leur avois gagné sans le vouloir. J'implorois contre moi la fortune pour me débarrasser plus promptement d'un gain qui m'importunoit, et que je méprisois. Elle n'a que trop bien servi mes vœux, la cruelle! Enveloppé de tous les côtés à la fois, embarrassé dans leurs enjeux compliqués, ma tête s'est perdue; et je me suis vu dépouillé, non seulement de tout ce que j'avois, mais encore de cette somme qui devoit m'être si sacrée. Cours, Germain; porte cet argent à Versac. Que ses complices et lui se partagent leur proie.

GERMAIN.

Qu'osez-vous dire, monsieur? Cet argent est-il à vous pour en disposer?

GERCY.

Je ne le sais que trop, malheureux que je suis! Mais hâte-toi de m'obéir. Profite de mon égarement pour exécuter mes ordres. N'attends pas que ma raison soit revenue pour me contraindre à les désavouer.

GERMAIN.

GERMAIN.

Non, monsieur, n'y comptez pas. Ma fidélité même m'oblige de vous désobéir. Cet argent n'est qu'un dépôt entre vos mains. Il vous a été remis par M. de Verneuil, pour satisfaire à des engagemens dont il répond. Et vous iriez trahir sa confiance pour de perfides joueurs?

GERCY.

Et que veux-tu que je devienne? Ne sais-tu pas combien les dettes du jeu sont sacrées entre nous? O lois funestes, qu'un faux honneur m'impose!

GERMAIN.

Ne les accusez pas, monsieur. Il ne faut vous en prendre qu'à vous seul. Ces lois étoient établies pour vous empêcher de risquer au-delà de ce que vous pouviez perdre. Vous le savez mieux que moi-même. Voilà ce qu'il falloit entendre dans votre cœur, au lieu de vous exposer à vous avilir par d'indignes regrets.

La femme de MARTIAL.

O M. Germain! vous voyez son dé-

sespoir. Ne l'accablez pas, je vous en supplie.

MARTIAL.

Oui, ma femme a raison. Nous n'avons pas de temps à perdre en vains reproches, Il faut agir, et non se désoler.

GERCY.

Hélas! et que puis-je faire?

MARTIAL.

Ce n'est pas vous, monsieur. Vos engagemens ne regardent plus que moi seul.

GERCY.

Quoi! tu voudrois....

MARTIAL.

Quand mon sang est à vous, ma petite fortune vaut-elle qu'on en parle?

GERCY.

Ah! que dis-tu, Martial? Non, non; je te défends....

MARTIAL.

Vous avez perdu tous vos droits, et moi je viens d'acquérir tous les miens.

GERCY.

De quels droits oses-tu parler ?

MARTIAL.

De ceux qui me donnent les innombrables bienfaits qu'a répandus sur moi votre père, et ce que vous-même vous avez fait pour moi ce matin.

GERCY.

A quelle nouvelle humiliation je me vois réduit !

MARTIAL.

Que parlez-vous d'humiliation ? Je devois donc me tenir humilié des secours de votre père ? Ah ! bien loin d'en rougir, j'étois fier au contraire de les recevoir, parce que je m'honorois de son amitié. Mon cœur me disoit que je pourrois quelque jour lui en témoigner ma reconnoissance. Cette occasion est venue, et je ne la céderois pas au prix de mon sang.

GERCY.

O digne Martial ! et que prétends-tu faire ?

MARTIAL.

Il ne vous convient pas de l'apprendre. Vous ne le saurez que lorsque tous vos embarras seront finis.

GERCY.

Ne suis-je donc pas assez dégradé? Veux-tu me faire perdre jusqu'au dernier sentiment d'honneur?

MARTIAL.

L'honneur, monsieur? Ce n'est pas à un vieux soldat qu'on peut en apprendre les lois. Le vôtre ne m'est pas moins cher que le mien, et je saurai nous le conserver à tous deux.

GERCY.

Ah! je t'en conjure; laisse-moi supporter tout le poids de mon crime. Je ne mérite que trop d'en être accablé.

MARTIAL.

Et moi donc, que ne méritois-je pas en vous abandonnant de sang froid? Je connois un nom pour votre faute: je n'en connoîtrois pas pour mon indignité.

GERCY.

Homme généreux, mais cruel, que me demandes-tu.

MARTIAL.

Rien, rien; pas même votre aveu. Je n'en ai pas besoin, et je dois vous servir malgré vous. Les momens sont trop chers. Il faut empêcher que cette affaire n'éclate, ou vous êtes perdu. Passez un moment dans ce cabinet pour y recueillir vos esprits, tandis que nous allons ici prendre des mesures pour vous sauver. (*Il entraîne Gercy vers le cabinet, l'y fait entrer, et tire la porte après lui.*)

SCÈNE VI.

MARTIAL, sa femme et ses enfans, GERMAIN.

MARTIAL.

Ma femme, mes chers enfans, écoutez-moi. Vous voyez la situation affreuse où se trouve le jeune M. de Gercy. Vous

êtes-vous bien pénétrés de tout ce que nous devons à son père? Sentez-vous quelle eût été ma destinée sans ses bienfaits? Si j'ai pu jusqu'à présent vous mettre à l'abri du besoin; si j'ai pu vous procurer des secours dans vos maladies; si j'ai pu fournir aux dépenses de votre éducation, c'est à lui seul que j'en suis redevable. Eh bien! ce digne homme va mourir de douleur, s'il apprend ce qui vient d'arriver à son fils. En lui en dérobant la connoissance, il ne tient qu'à nous de lui conserver la vie, comme il nous l'a conservée. Nous n'avons qu'à choisir, ou d'être ingrats, pour sauver une petite aisance que le ciel nous retireroit bientôt dans sa malédiction, ou de faire notre devoir en la sacrifiant de nous-mêmes. Je pourrois prendre mon parti sans vous consulter. Je pourrois juger tout seul s'il faut donner ou la vie ou la mort à notre bienfaiteur. J'aime mieux vous en abandonner le jugement. Mais songez aussi que c'est de ma vie ou de ma mort que vous allez décider.

La femme de MARTIAL.

O mon ami! peux-tu douter de ma résolution?

MARTIAL.

Et vous, mes enfans, et vous?

LES ENFANS.

O mon papa! plutôt souffrir, plutôt mourir que d'être méchans.

MARTIAL.

Je n'attendois pas d'autres sentimens de ma famille; et je vous en aime plus que jamais. Allez, mes amis, allez attendre à la maison, que je puisse vous exprimer toute ma tendresse.

SCÈNE VII.

MARTIAL, GERMAIN.

GERMAIN.

O MON cher Martial, l'admiration où je suis de ta générosité vient de tenir jusqu'à présent ma langue enchaînée

dans le silence. Mais non, je ne puis le souffrir; il ne faut pas que la faute de mon maître te coûte le bien de tes enfans.

MARTIAL.

Qu'appelles-tu leur bien? Il n'est ni à eux ni à moi. Il appartient toujours à mon bienfaiteur; et c'est à lui que je le rends dans la personne de son fils.

GERMAIN.

Toi, qui es un si bon père, ne songes-tu pas que tu te dois d'abord à ta famille?

MARTIAL.

M. de Gercy n'avoit-il pas la sienne lorsque j'ai reçu ses bienfaits?

GERMAIN.

Quoi! tu perdrois dans un moment le fruit de dix années de travail et d'économie?

MARTIAL.

Il me seroit bien plus affreux de perdre le fruit de cinquante ans d'honneur.

GERMAIN.

Je connois l'honneur comme toi; et

c'est peut-être t'exagérer à toi-même ce qu'il te demande.

MARTIAL.

Ecoute, Germain, ne crois pas que je me laisse emporter à l'orgueil de m'acquitter d'une manière éclatante envers M. de Gercy. Ah! je l'aime trop pour ne pas lui sacrifier jusques à mon amour-propre. Le sang froid, qui est le partage d'un vieux guerrier, m'a laissé voir d'un coup-d'œil cette affaire dans toutes ses suites. Pour peu qu'elle éclate, ton jeune maître perd tout-à-coup l'estime qu'il avoit acquise, et celle qu'un jour il doit mériter. Sa faute, qui tient à la noblesse même de ses sentimens, ne sera envisagée dans le monde que comme l'action d'un joueur forcené. Flétri par la honte, et croyant n'avoir plus rien à perdre, il se plongera dans tous les excès de ses camarades pour éviter leurs railleries, ou s'engagera dans mille querelles pour les repousser. Et si cette aventure alloit jusqu'aux oreilles de son père! O Germain! toi qui le connois, conçois-tu quelle se-

roit sa douleur? Au lieu des espérances qu'il a fondées sur son fils pour l'illustration de sa famille, il ne verroit plus en lui que sa ruine et son opprobre. Et moi, qui n'existe que par ses graces, je le livrerois à ce désespoir! Non, non, mon ami; la misère, la mort, rien ne peut m'effrayer autant qu'une si horrible perspective.

GERMAIN.

Oui, sans doute, Martial, il faut lui épargner cette désolation. Mais M. de Verneuil....

MARTIAL.

Ah! Germain, qu'il ignore aussi toute cette affaire. Ton jeune maître en a de trop justes reproches à craindre, pour que je l'expose à sa sévérité.

GERMAIN.

Tu ne le connois pas. S'il est sévère pour lui-même, il n'a pour les autres que de l'indulgence et de la douceur.

MARTIAL.

N'importe. Il n'est pas père comme

moi. Comment sauroit-il ce qu'on doit pardonner à l'imprudence de la jeunesse ?

GERMAIN.

Tu peux du moins le lui faire sentir. Va le trouver, Martial, et....

MARTIAL.

Qu'ai-je besoin de lui, lorsque je peux agir par moi-même ? Si je voyois ton maître roulant dans un abyme, irois-je chercher M. de Verneuil pour le sauver?

GERMAIN.

Il est plus en état de faire ce sacrifice.

MARTIAL.

Il ne le doit pas autant que moi.

GERMAIN.

Mais, tu le sais, il en a contracté l'engagement.

MARTIAL.

J'en ai un plus ancien et plus sacré. Il n'a répondu que sur sa bourse; et moi j'offre tous les jours dans mon cœur à M. de Gercy, moi, mes enfans, mon sang et ma vie, tout ce que j'ai, tout ce que je suis. Voilà les garans de ma reconnoissance; voilà le gage d'une dette

bien plus sacrée, et je veux l'acquitter. Va, Germain, va rejoindre ton maître. Craignons de le laisser tomber dans le désespoir. Sensible comme il l'est à l'honneur, cette première faute lui sera une leçon éternelle. Elle vaut mieux peut-être pour lui que dix ans de sagesse sans épreuve. Adieu, Germain, je prends cet argent. Ses dettes du jeu vont être payées, et je sais comment satisfaire à tous ses autres créanciers. (*Germain veut lui répondre. Martial ne lui en donne pas le temps, et il sort. Germain lève les bras au ciel, et passe dans le cabinet où est son maître.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERCY, GERMAIN.

GERCY *sort de son cabinet, et s'avance une lettre à la main.*

Oui, c'en est fait, ma résolution est prise; et cette lettre apprendra tout à mon père.

GERMAIN.

Oh! monsieur, quel coup affreux vous allez lui porter!

GERCY.

Mon cœur en est déchiré d'avance; mais l'honneur me dit qu'il ne me reste plus d'autre parti.

GERMAIN.

Hélas ! il est bien cruel.

GERCY.

Eh ! qui le sent mieux que moi ? Je n'aurai pas un moment de repos jusqu'au départ de cette lettre funeste. Mes inquiétudes et mes remords la suivront vers la maison paternelle. Et quel moment que celui où je me dirai : C'est à présent qu'elle arrive dans ma famille, pour y porter la désolation !

GERMAIN.

Je ne puis moi-même en soutenir la pensée.

GERCY.

Je me représente les domestiques se disputant à qui recevra le premier cet écrit des mains du courrier pour le présenter à mon père ; ce père tendre se refusant de goûter tout seul la joie qu'il s'en promet, et courant la partager avec sa femme et ses enfans. Déjà la famille entière est rassemblée dans la salle du château. Tous, le cœur palpitant, le plaisir dans les yeux, et le sourire sur les

lèvres, attendent en silence les chères nouvelles. La lettre fatale est déployée, on en commence la lecture, et bientôt toute cette joie est changée en consternation. Ce fils, ce frère adoré, n'est plus qu'un objet de mépris et d'horreur. Les domestiques se dispersent, mes sœurs pâlissent, ma mère s'évanouit, mon père indigné déchire la lettre, et la malédiction échappe peut-être de sa bouche... Non, Germain; jamais ce tableau ne s'effacera de mon esprit ni dans la veille ni dans le sommeil.

GERMAIN.

Oh! monsieur, je vous en conjure, ne vous livrez pas ainsi au désespoir. M. de Gercy se souviendra toujours qu'il est votre père.

GERCY.

N'ai-je pas oublié que j'étois son fils?

GERMAIN.

Votre repentir et sa tendresse vous auront bientôt rendus l'un à l'autre.

GERCY.

Oh! si je pouvois concevoir cette espérance! Oui, mon père, en voyant ma faute, tu verras du moins mes regrets; tu verras ma confiance en ton amour. J'aurai fidèlement observé la promesse que je te fis en nous séparant, de t'iusrruire, sans réserve, de toute ma conduite. Je me serai livré à tes reproches, plutôt que de mettre dans l'embarras ton ami le plus cher, ou l'homme généreux que tu as comblé de tes bienfaits.

GERMAIN.

Mais, monsieur, si Martial avoit déjà exécuté son projet! J'ai fait ce que j'ai pu pour l'en déterminer, je l'ai trouvé inébranlable, et peut-être....

GERCY, *avec feu.*

Cours le trouver. Je crains qu'il n'ait pris pour un aveu l'irrésolution où j'étois dans mon égarement. Dis-lui qu'il me causeroit la peine la plus sensible s'il s'obstinoit davantage à vouloir se perdre, pour me sauver une honte que j'ai méritée.

GERMAIN.

Oui, monsieur, j'y vole.

GERCY.

Fais-lui bien sentir que sa reconnoissance n'en est pas moins satisfaite envers son bienfaiteur, et que ma lettre est pleine de tous les sentimens qu'il a fait éclater. Je devois sans doute cette consolation à mon père, pour tous les chagrins que je lui cause. S'il a le malheur d'avoir à se plaindre de son fils, qu'il apprenne en même temps qu'il lui reste encore des amis qui sacrifieroient tout à la crainte de lui causer la moindre douleur. Cette peinture des sentimens du brave Martial, je l'ai vivement tracée; et mon père, en m'en voyant si bien pénétré, sentira peut-être que je n'ai pu porter une atteinte à son cœur qu'en m'oubliant moi-même.

GERMAIN.

O mon cher maître! qui ne seroit touché de vos regrets! Je ne sais plus si cette lettre ne causera pas à M. de Gercy

aurant de joie que de chagrin. Je cours parler à Martial, et je reviens tout de suite auprès de vous.

SCÈNE II.

GERCY.

O MOMENT funeste! Mes créanciers vont venir. Qu'aurai-je à leur répondre? Ils doivent maintenant savoir que j'ai reçu de l'argent pour les satisfaire. Il faudra donc leur avouer le coupable usage que j'en ai fait, et solliciter un répit qu'ils me refuseront peut-être, ou qu'ils ne m'accorderont qu'avec mépris. Dans quelle affreuse situation me suis-je plongé par une seule erreur! Je me suis ôté jusqu'au droit de recourir à l'amitié de M. de Verneuil. De quel front oserois-je me présenter devant lui, après avoir si indignement abusé de sa noble confiance! Qui sait même s'il pourroit me donner les secours que j'irois implorer? Ah! il

connoissoit trop bien mon père, pour avoir cru devoir se tenir prêt à remplir sa garantie! Pourquoi faut-il qu'il ait aussi daigné se fier à moi!

SCÈNE III.

GERCY, VERSAC.

VERSAC.

COMMENT donc, Gercy, je viens te faire compliment de ton exactitude. Il y a plaisir de jouer avec toi. On n'attend pas après son argent.

GERCY.

Puisque vous l'avez reçu, monsieur, que me voulez-vous encore?

VERSAC.

Te faire une visite d'amitié.

GERCY, *sèchement.*

C'est beaucoup d'honneur pour moi, et je ne l'attendois pas, assurément.

VERSAC.

Est-ce que tu es fâché ? Je te croyois plus ferme pour soutenir un moment de mauvaise fortune. Tout est oublié après le jeu, et l'on n'en reste pas moins bons amis qu'auparavant.

GERCY.

Mais auparavant, notre liaison n'étoit pas, je crois, bien intime.

VERSAC.

Voici une occasion qui peut la resserrer. C'est une folie de se rebuter pour un caprice du sort. Une autre fois tu seras plus heureux, et tu pourras aisément réparer tes pertes. Nous ne sommes pas si rétifs que toi, et nous te donnerons ta revanche aussitôt que tu auras reçu de l'argent, ou aujourd'hui même s'il t'en reste encore.

GERCY.

Non, non, je vous en tiens quittes, et je ne vous la demanderai jamais.

VERSAC.

Mais, tant pis. Voilà le mal. J'ai commencé, comme toi, par perdre quelque

chose, et j'aurois été bien dupe de m'en tenir à ce premier essai.

GERCY.

Le mien me suffit.

VERSAC.

Je te passe cette idée dans un premier mouvement d'humeur. Mais j'espère qu'un peu de réflexion te rendra bientôt plus avisé. C'est comme si un général se retiroit pour avoir eu quelque désavantage dans une escarmouche, tandis qu'il peut encore tenir la campagne.

GERCY, *d'un air d'ironie.*

La comparaison est tout-à-fait exacte.

VERSAC.

Beaucoup plus que tu ne penses.

GERCY.

Vous regardez apparemment le jeu comme de notre métier autant que la guerre?

VERSAC.

Il en est au moins l'image. C'est une école où l'on peut apprendre comment il faut tantôt serrer de près son ennemi,

tantôt se replier sur soi-même ; exagérer tour-à-tour ses forces, et les dissimuler; céder un petit terrain pour en reprendre davantage ; avoir l'air d'offrir le combat lorsque l'on songe à la retraite ; et ne livrer enfin bataille qu'avec la certitude de la victoire.

GERCY.

Voilà un détail fort savant : vous n'y avez oublié que les embuscades.

VERSAC.

Ecoute donc ; elles ont aussi leur mérite.

GERCY.

Je ne vois désormais rien de mieux à faire pour nos rois, que d'aller prendre leurs généraux autour d'un tapis verd. Cela doit vous donner des espérances pour votre avancement.

VERSAC.

J'aime à voir que tu sais manier la plaisanterie.

GERCY.

Elle pourroit aller trop loin. Je me borne à vous dire encore sur le même

ton, que vous me paroissez un ennemi beaucoup trop redoutable, et que toute mon étude, à l'avenir, sera de veiller sur mes possessions, sans prétendre jamais rien empiéter sur les vôtres, ni même songer à regagner celles que j'ai perdues.

VERSAC.

Va, va, l'esprit de conquête ne manquera pas de te venir, avec les renforts que tu attends. (*La porte de l'antichambre s'ouvre, et l'on y voit paroître M. Dubois, M. Denis, et M. Dupré, qui n'osent encore s'avancer.*)

VERSAC, *les appercevant.*

Mais j'apperçois un parti ennemi qui s'avance pour te piller. C'est mon devoir de t'aider à repousser ses attaques.

GERCY.

Parlez mieux, s'il vous plaît, de ces honnêtes gens. J'ai des affaires à régler avec eux, et je serois bien aise d'être seul.

VERSAC.

Non, non, je ne te quitte pas : je veux t'apprendre à te débarrasser de ces importuns.

GERCY.

Vous êtes trop bon, M. de Versac; je ne vous charge pas de ce soin.

VERSAC.

Tu as beau dire. Il faut apprendre à vivre à ces coquins ; ce sont eux qui nous ruinent. Comme si notre argent n'étoit pas à nous pour nous divertir, tandis que nous avons des parens pour payer nos mémoires !

SCÈNE IV.

GERCY, VERSAC, M. DUBOIS, M. DENIS et M. DUPRÉ.

VERSAC, *s'avançant vers eux, malgré Gercy, qui le retient.*

Eh bien! messieurs, que voulez-vous? A peine avez-vous livré vos dernières fournitures,

fournitures, et vous voilà déjà prêts à nous rompre la tête de vos importunités.

M. DUBOIS.

Nous n'avons pas affaire à vous, monsieur, dieu merci.

VERSAC.

Qu'entendez-vous par-là ? Est-ce que vous n'avez pas été payés de tout ce que vous m'avez fourni ?

M. DENIS.

Ce n'a pas été sans avoir attendu assez long-temps.

VERSAC.

Vous êtes faits pour cela.

M. DUPRÉ.

Nous n'avons pas cette crainte avec M. de Gercy. Il est aussi exact que son digne père. M. de Verneuil vient de régler nos mémoires; et il nous a prévenu que nous pouvions en venir recevoir le montant.

GERCY, *avec embarras.*

Vous me voyez au désespoir, messieurs. Mais, dans ce moment, par malheur. . . .

M. DENIS.

Eh bien?....

GERCY.

Il me seroit impossible de vous satisfaire.

M. DUBOIS.

Et pourquoi donc? M. de Verneuil ne vous a-t-il pas remis ce matin une lettre de change?

GERCY.

Il est vrai.

M. DUBOIS.

Est-ce que vous ne l'avez pas encore envoyé recevoir?

GERCY.

Je vous demande pardon.

M. DUBOIS.

On a donc refusé de l'acquitter?

GERCY.

Elle a été payée tout de suite.

M. DUBOIS.

En ce cas, qu'est-ce qui vous empêche de nous payer nous-mêmes?

VERSAC.

Mais voilà des gens bien curieux!

GERCY.

Non, M. de Versac, leurs questions sont justes; je dois y satisfaire, et, quelque honte qu'il m'en coûte, je n'aurai d'autre réponse que la vérité. Oui, messieurs, cette lettre de change vous étoit destinée, et je suis assez malheureux pour en avoir fait l'usage le plus criminel.

M. DENIS.

Quoi! monsieur, vous l'auriez perdue au jeu?

GERCY.

Je ne puis en disconvenir. En jouant hier, pour la première fois, au Pharaon, j'avois gagné quelques louis à M de Versac et à ses amis. Ils m'ont demandé ce matin leur revanche. Mon dessein n'étoit pas de hasarder cette somme. Elle étoit restée entre les mains de mon valet de chambre. La fureur du jeu m'a emporté malgré moi, et je l'ai perdue sur ma parole.

M. DUBOIS.

Qu'importe, monsieur? Vous nous deviez au moins la préférence pour le paiement.

VERSAC.

Doucement, s'il vous plaît. Si vous aviez été un peu mieux élevés, vous sauriez que les dettes d'honneur, telles que celles du jeu, doivent toujours être payées les premières.

M. DENIS, *à Gercy.*

Mais, puisque M. de Versac est un de ceux qui vous ont gagnés, et qu'il est de vos amis, ne pourroit-il pas attendre quelque temps, et vous laisser solder nos mémoires.

VERSAC.

Voilà une fort belle idée, en vérité. Je ne paierois pas avec cet argent mes propres dettes; et vous voulez que je paie les siennes! Allons donc, vous n'y pensez pas.

M. DUBOIS.

Je me doutois de la réponse. Dans le temps même où M. de Versac étoit

cousu d'or, n'avons-nous pas été obligés d'avoir recours à son père pour être payés ?

VERSAC.

Eh bien ! que ne vous adressez-vous de même au père de Gercy ?

GERCY.

Cette démarche seroit inutile, messieurs. Je viens de lui écrire pour l'instruire de ma faute. Le courrier part demain. Je ne vous demande que d'attendre son retour.

M. DUPRÉ.

A quoi bon ce délai ? Puisque M. de Verneuil a répondu pour vous, il nous paiera sur-le-champ.

GERCY.

O messieurs ! je vous en conjure, ne vous adressez point à lui. Je serois trop honteux qu'il fût obligé de remplir un engagement qu'il n'a contracté que par une juste confiance en mon père, et dont j'ai si criminellement abusé.

M. DUBOIS.

Que voulez-vous, monsieur? Nous avons pris nous-mêmes des engagemens sur sa parole. Nous aurons demain à payer, et nous avons compté sur cette rentrée.

GERCY.

O messieurs! voulez-vous me réduire au désespoir?

M. DUBOIS.

Nous en sommes bien fâchés; mais M. de Verneuil pourroit nous faire le reproche de ne l'avoir pas averti. Il pourroit se croire libre à notre égard; ou du moins, croyant la dette acquittée, il pourroit disposer d'une autre manière de la somme qu'il auroit mise en réserve pour nous payer à votre défaut. Il ne faut pas compromettre notre créance; et d'ailleurs, je vous l'ai dit, nous sommes pressés, et nous ne pouvons pas attendre.

GERCY.

Quoi! vous seriez assez cruels! et je

me serois abaissé vainement à vous supplier ?

VERSAC.

En vérité, j'admire ta patience, Gercy. Tu es trop bon. Il nous faut jeter ces drôles-là par la fenêtre.

M. DUBOIS.

Que dites-vous, monsieur ? et de quel droit osez-vous nous insulter ?

GERCY.

M. de Versac, vous devriez considérer que vous êtes chez moi, et que vous n'y devez offenser personne.

VERSAC.

Tu crois donc, par des ménagemens, obtenir quelque chose de leur dureté ?

GERCY.

Non, monsieur, je ne leur demande plus rien. Ils sont libres d'user de tous leurs droits. Mais ni vous, ni moi, n'avons celui de leur faire des outrages.

VERSAC.

C'est bien avec ces gens-là qu'il faut se piquer de délicatesse. Si ce n'étoit à ta

considération, je leur aurois déjà coupé les oreilles.

M. DUBOIS.

Je ne m'épouvante point de cette bravade. Mais elle ne restera pas impunie; et je vais de ce pas en porter mes plaintes à votre colonel.

VERSAC.

Eh bien! allez.

GERCY.

Eh! messieurs, que prétendez-vous faire?

M. DUBOIS.

Nous n'avons déjà que trop supporté ses hauteurs. Si nous étions encore insensibles à cet affront, nous en recevrions tous les jours de pareils de ses camarades. Il faut qu'ils apprennent s'ils doivent traiter avec indignité des gens qui n'ont d'autre tort que de leur avoir fait des avances. (*A M. Denis et à M. Dupré.*) Venez, messieurs, suivez-moi.

M. DENIS.

Oui, allons chez le colonel.

M. DUPRÉ.

C'est un homme de bien, qui saura nous faire rendre justice. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

GERCY, VERSAC.

GERCY.

Félicitez-vous, M. de Versac. Vous devez être bien satisfait de vous-même. C'étoit peu de m'avoir mis dans la nécessité de commettre une action honteuse ; graces à vos soins, elle va recevoir toute la publicité que vous lui avez souhaitée.

VERSAC.

Est-ce qu'il faut s'épouvanter pour un peu de bruit? Il sembleroit, à t'entendre, que cela ne fût jamais arrivé qu'à toi seul. Regarde la moitié de nos camarades.

GERCY.

Je ne croyois pas mériter d'être jamais associé à leur renommée.

VERSAC.

Il ne tiendroit qu'à moi de te faire, au nom du corps, une querelle sur cette épigramme. Mais je veux t'apprendre, par mon exemple, comment il faut savoir se mettre au-dessus de tous les propos.

GERCY.

Non, monsieur, gardez vos leçons, je m'en reconnois indigne. Je vous avois déjà témoigné que je desirois être seul. Vous m'auriez épargné bien des chagrins par un peu de complaisance.

VERSAC.

A la bonne heure. Je ne prétends point te gêner. De bons amis doivent se pardonner entre eux de petits accès d'humeur. Adieu, Gercy, je viendrai te revoir quand la tienne sera passée.

GERCY.

Je vous serois obligé de vouloir bien

attendre que je vous en fasse avertir. (*Versac s'éloigne, et sort en haussant les épaules, et en ricanant.*)

SCÈNE VI.

GERCY.

VA, malheureux, que tout soit rompu entre nous! C'est toi qui m'as précipité dans cet abyme effroyable. Le lâche! malgré ma froideur, mes dédains, et mes reproches, il m'adressoit encore les expressions de la bienveillance et de la familiarité. Je lui en ai dit assez pour exciter le plus vif ressentiment dans une ame élevée; et il n'y a répondu que par d'indignes plaisanteries. Oui, je le vois à présent, il n'aspiroit qu'à me rendre aussi méprisable que lui-même. Avec qui donc pourrai-je vivre désormais? Entouré de gens corrompus, je me fais autant d'horreur qu'ils m'en inspirent. Du moins, avant mon crime, j'avois un

ami plein d'honneur. Aujourd'hui je me trouve réduit à le fuir, comme le plus terrible instrument de mon supplice. Ciel! n'est-ce pas lui que je vois? (*Il s'éloigne, et cache sa tête dans ses mains.*)

SCÈNE VII.

M. DE VERNEUIL, GERCY.

M. DE VERNEUIL.

Eh bien! Gercy, pourquoi vous détournez-vous à mon aspect?

GERCY.

Ah! monsieur, n'abaissez point jusqu'à moi vos regards. Je suis indigne de paroître à vos yeux. Si vous saviez.....

M. DE VERNEUIL.

Je sais tout; je ne viens point vous accabler de votre faute. Elle est assez grande pour que vous en sentiez de vous-même toute l'énormité. Je ne vous fais qu'un reproche,

reproche, c'est de me l'avoir laissé apprendre par un autre que vous, et de n'avoir pas témoigné plus de confiance à votre ami.

GERCY.

Eh! devois-je espérer que vous daigneriez encore vous intéresser à moi?

M. DE VERNEUIL.

Ne vous avois-je pas dit que j'étois tout à vous? Ce n'est sûrement pas dans la position où vous êtes, que je l'oublierai.

GERCY.

Ah! de grace, n'ajoutez pas à mes tourmens, en me comblant de ces témoignages de votre tendresse.

M. DE VERNEUIL.

Vous ne la connoissez pas encore. Je voulois vous devoir le plaisir de vous en voir faire l'épreuve. Instruit de votre faute, je vous attendois. Vous n'êtes pas venu, me voici.

GERCY.

O mon généreux protecteur!

M. DE VERNEUIL.

J'aurois craint de vous compromettre, en retardant plus long-temps. Je viens vous sauver la honte de rougir devant vos créanciers.

GERCY.

Hélas ! il est trop tard, et je ne peux plus profiter de vos graces.

M. DE VERNEUIL.

Comment donc ? Achevez de m'apprendre....

GERCY.

Ils sont venus. Un de mes camarades s'est trouvé ici à leur arrivée. Il les a maltraités. Ils sont allés se plaindre au colonel, et ils l'auront sûrement instruit de ce qui me regarde moi-même.

M. DE VERNEUIL.

Oh ! que me dites-vous ? (*Il va se jeter dans un fauteuil, sur un côté de la scène.*)

SCÈNE VIII.

M. DE VERNEUIL, GERCY, GERMAIN.

GERMAIN, *à Gercy, sans appercevoir M. de Verneuil.*

Je n'ai pu trouver Martial. Il n'est rentré chez lui que pour un moment; et sa femme ignore ce qu'il est devenu. Mais, mon cher maître, que s'est-il donc passé en mon absence? En traversant la place d'armes, j'ai vu de loin le colonel entouré de vos créanciers. Il leur parloit très-vivement. Il est entré chez l'un d'eux, qui demeure sur la place. Il y a signé des ordres. Un soldat en est chargé, et le voici qui vient sur mes pas. (*On voit entrer un soldat.*)

SCÈNE IX.

M. DE VERNEUIL, GERCY, GERMAIN, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

M. DE GERCY, je vous apporte un ordre du colonel pour garder les arrêts. Il viendra lui-même vous parler ici dans une heure.

GERCY.

O ciel!

LE SOLDAT.

En voici d'autres, que je vais porter à M. le chevalier de Neuville, à M. de Versac et, à M. de Saint-Alban.

M. DE VERNEUIL.

C'en est assez. M. de Gercy obéira. Allez, mon ami, laissez-nous.

SCÈNE X.

M. DE VERNEUIL, GERCY, GERMAIN.

M. DE VERNEUIL.

Ah! malheureux Gercy,

GERCY.

Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre. Je suis un monstre indigne de toute pitié. Mais, mon père, mon père! après une humiliation aussi publique, que pensera-t-il de son fils?

M. DE VERNEUIL.

Que va-t-il penser de moi-même? Je n'aurai donc été chargé de remplir ses devoirs auprès de vous que pour vous voir périr sans vous sauver. Ah! Gercy, Gercy, que ne veniez-vous aussitôt vous jeter dans mon sein! Je tenois déjà les

bras ouverts pour vous recevoir. Toute cette disgrace auroit été prévenue. Cruel! étoit-ce à vous défier de mon amitié?

GERCY.

Je vous la rends trop funeste. Abjurez-la, monsieur. Vous, dont l'ame est si noble, par quel sentiment pouvez-vous tenir à un homme qui vient de se dégrader?

M. DE VERNEUIL.

Par l'assurance de le voir se relever de sa chûte. Oui, Gercy, vous m'êtes encore plus cher par vos remords.

GERCY.

Que ne peuvent-ils me délivrer, par leur violence, d'une vie trop odieuse pour la supporter?

M. DE VERNEUIL.

Non, mon ami; ne laissez point abattre votre courage. L'honneur même vous fait une loi de vivre pour expier un funeste égarement. Je souffre d'être obligé de vous abandonner un instant à vous-

même dans votre désespoir. Mais il faut que je me rende chez le colonel. Il est de toute nécessité que je lui parle avant qu'il se rende chez vous. Je veux chercher à adoucir sa justice sévère. Ah ! Gercy, Gercy, que n'a-t-il mon cœur pour vous juger !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COLONEL, M. DE VERNEUIL, GERMAIN.

(*Germain ouvre les deux battans de la porte pour faire entrer le colonel dans le salon.*)

LE COLONEL, *à Germain, après avoir tourné les yeux de tous côtés.*

Est-ce que votre maître n'est pas ici?

GERMAIN.

Je vous demande pardon, monsieur le comte, il est dans ce cabinet. Hélas!

de quelle tristesse il est accablé! Il avoit écrit une lettre à son père ; il vient de lui en écrire une seconde, après l'avoir recommencée vingt fois. J'étois debout dans un coin. Je voyois les larmes couler le long de ses joues, et tomber sur son papier. Il n'y a jamais eu de douleur aussi profonde que la sienne.

LE COLONEL.

Retournez auprès de lui. Qu'il ne vienne point encore. Je le ferai appeler lorsqu'il en sera temps.

GERMAIN.

Oui, monsieur le comte. Je vais l'avertir de se tenir prêt à vos ordres. (*Il passe dans le cabinet.*)

SCÈNE II.

LE COLONEL, M. DE VERNEUIL.

M. DE VERNEUIL.

Vous l'avez entendu, mon colonel? Oserai-je vous renouveler encore mes supplications?

LE COLONEL.

Non, M. de Verneuil, cette affaire a fait trop de bruit pour être assoupie. Le mal en est venu à un excès que je ne dois plus tolérer. Je vois la plupart des jeunes officiers de mon régiment se livrer à des parties ruineuses, et négliger leurs exercices et leurs devoirs. Je vois tous les jours s'élever entre eux des querelles; je les vois contracter des dettes, et outrager ceux qui leur rappellent leurs engagemens. Je viens de recevoir des plaintes très-vives; et je veux profiter de cette

occasion pour faire éclater une sévérité qui réprime les coupables, et qui arrête ceux qui pourroient le devenir.

M. DE VERNEUIL.

Ah! mon colonel, ne confondez pas avec eux le jeune Gercy.

LE COLONEL.

J'ai entendu avec plaisir ce que vous m'avez dit pour le justifier. Mais, après les conseils et les exemples qu'il a reçus dans sa famille, il mérite peut-être plus de reproches qu'un autre.

M. DE VERNEUIL.

Sa faute, vous le savez, ne tient point d'un oubli de l'honneur. Elle ne tient qu'à l'inexpérience et à l'impétuosité de son âge.

LE COLONEL.

C'est pour cela même qu'il a besoin d'une leçon plus forte pour le frapper.

M. DE VERNEUIL.

Ah! de grace, ménagez son ame sensible. Souvenez-vous de l'estime et de l'amitié que vous aviez pour son père.

LE COLONEL.

Ces sentimens sont toujours chers à mon cœur. Gercy lui-même m'inspire un très-vif intérêt. Je crois lui en donner en ce moment une preuve, en venant chez lui, au lieu de le mander chez moi. J'ai voulu éviter l'éclat, et ne pas lui donner de témoins de sa honte. Mais, après ces ménagemens, je dois à ma justice de lui laisser exercer toute sa rigueur.

M. DE VERNEUIL.

Ah! si vous aviez vu comme moi ses regrets et ses remords!

LE COLONEL.

Quels qu'ils soient, il faut leur creuser une trace encore plus profonde dans son ame. Mais voici ses coupables séducteurs que j'ai fait appeler ici. C'est par eux que je dois commencer. (*On voit paroître dans l'antichambre le chevalier de Neuville, Versac et Saint-Alban. Le colonel leur fait signe d'avancer.*)

SCÈNE

SCÈNE III.

LE COLONEL, M. DE VERNEUIL, le chevalier DE NEUVILLE, VERSAC et SAINT-ALBAN.

LE COLONEL.

M. LE CHEVALIER de Neuville, ne sentez-vous rien qui vous fasse craindre de paroître en ma présence?

Le chevalier DE NEUVILLE.

Moi, mon colonel?

LE COLONEL.

Oui, vous-même, monsieur. Et, puisque vous semblez l'ignorer, je vais vous en instruire. Il est passé dans cette ville un officier à qui ses supérieurs avoient confié de l'argent pour aller lever des recrues sur la frontière. Vous êtes allé à sa rencontre ; et vous vous êtes engagé avec lui dans une partie de jeu dont il a été la victime. Croyez-vous qu'il soit

bien louable d'entraîner un de vos pareils dans le déshonneur, en lui faisant violer le dépôt dont il étoit chargé ?

Le chevalier DE NEUVILLE.

Mais, mon colonel, je ne l'ai pas forcé à cette partie. Il la desiroit autant que moi.

LE COLONEL.

Je suis mieux instruit, monsieur. Mais qu'importe. Si cette séduction n'est pas votre ouvrage, deviez-vous jouer avec un homme qui se déshonoroit en entrant au jeu? (*Se tournant vers Saint-Alban et Versac.*) Pour vous, messieurs, je ne vous demande point quels étoient vos motifs, en cherchant à faire perdre à M. de Gercy le goût qu'il avoit pour son devoir. Il ne vous conviendroit pas plus de me les dire, qu'à moi de les apprendre. Je vous demanderai seulement comment il peut se faire qu'il ait perdu une somme aussi forte avec vous ?

VERSAC.

Mais, mon colonel, c'est par le caprice

de la fortune. Les chances entre nous étoient égales.

LE COLONEL.

Non, messieurs, vous me permettrez de vous le dire, elles ne l'étoient pas. Vous avez une longue habitude du jeu, M. de Gercy n'en est qu'à son apprentissage. Vous en connoissez toutes les finesses; il a le bonheur de les ignorer. Vous avez joué de sang froid; il ne pouvoit jouer qu'avec passion. Vous aviez donc sur lui des avantages réels, dont vous avez abusé. Qu'avez-vous à répondre?

SAINT-ALBAN, *avec embarras.*

Mon colonel....

LE COLONEL.

Ce silence est votre arrêt, et je l'attendois pour vous condamner; mais auparavant je dois vous dire, messieurs, combien il me paroît étrange qu'avec une pension aussi modique que celle que vous recevez de votre famille, vous puissiez mener un train aussi fastueux. D'où vous viennent ces voitures élégantes, ces

chevaux, ces bijoux, ces habits magnifiques? Quels sont vos moyens pour subvenir à toutes ces dépenses? Vous ne pouvez les fonder que sur les ressources du jeu. Mais si ces ressources ne sont pas infaillibles, comme je dois le croire, comment osez-vous compromettre sur des espérances trompeuses et votre honneur et la sûreté de ceux envers qui vous contractez des engagemens? Je me suis borné jusqu'à ce jour aux avis et aux représentations. J'ai choisi les voies les plus douces pour ramener l'ordre dans le régiment que j'ai l'honneur de commander. Ces moyens ont été inutiles; et je saurai en employer de plus efficaces. C'est un exemple que je dois aux chefs des autres corps. Vons servirez à l'établir, Allez, messieurs, rendez-vous à vos arrêts, et ne manquez pas, je vous prie, de les garder exactement, jusqu'à ce que le ministre, à qui je vais rendre compte de votre conduite, ait prononcé sur votre destinée. (*Versac est prêt à s'éloigner, avec le chevalier de Neuville et Saint-*

Alban. Le colonel le retient.) Demeurez, M. de Versac.

SCÈNE IV.

LE COLONEL, M. DE VERNEUIL, VERSAC.

VERSAC.

QU'EXIGEZ-VOUS encore de moi?

LE COLONEL.

Je veux vous rendre témoin d'un devoir qu'il me reste à remplir pour vous.

VERSAC.

Pour moi, mon colonel? (*On voit paroître MM. Dubois, Denis, et Dupré.*)

SCÈNE V.

LE COLONEL, M. DE VERNEUIL, VERSAC, M. DUBOIS, M. DENIS, M. DUPRÉ.

LE COLONEL.

VENEZ, messieurs. Vous avez été insultés par M. de Versac. Vous demandez une réparation de cet outrage. Elle vous est due. (*Il ôte son chapeau.*) C'est moi qui vous en fais des excuses, que je vous prie d'agréer.

M. DUBOIS.

Oh ! monsieur le comte, ce n'est pas de vous que nous prétendions les recevoir.

LE COLONEL.

J'ai voulu les rendre plus éclatantes. (*A Versac.*) Après cet exemple que je donne, monsieur, vous devez penser que

je ne souffrirai pas à l'avenir qu'on insulte impunément d'honnêtes citoyens. Je vous prie de vous pénétrer de cette leçon, et de vouloir bien en faire part à vos camarades. Je ne vous retiens plus. (*Versac se retire, avec des marques de confusion et de dépit.*)

SCÈNE VI.

LE COLONEL, M. DE VERNEUIL, M. DUBOIS, M. DENIS, M. DUPRÉ.

M. DE VERNEUIL.

AH! mon colonel, je vous en conjure pour là dernière fois; après ces actes sévères de justice, que votre rigueur se laisse enfin désarmer.

LE COLONEL.

Je sais, monsieur, ce que mon devoir m'impose. Allez, je vous prie, chercher

votre jeune ami. (*M. de Verneuil passe dans le cabinet où Gercy est retiré avec Germain.*)

SCÈNE VII.

LE COLONEL, M. DUBOIS, M. DENIS, M. DUPRÉ.

LE COLONEL.

Je vous avois prié, messieurs, d'apporter vos mémoires.

M. DUBOIS.

Nous les avons, M. le comte.

LE COLONEL.

Voudriez-vous bien me les confier? (*Chacun d'eux lui remet son mémoire.*)

SCÈNE VIII.

LE COLONEL, M. DE VERNEUIL, GERCY, GERMAIN, M. DUBOIS, M. DENIS, M. DUPRÉ.

(*Gercy s'avance lentement, conduit par M. de Verneuil. Il paroît saisi de honte, et plongé dnns la douleur.*)

LE COLONEL.

APPROCHEZ, M. de Gercy. Et vous, Germain, tenez-vous dans l'antichambre, et empêchez que l'on ne vienne nous interrompre. (*Germain se retire.*)

SCÈNE IX.

LE COLONEL, M. DE VERNEUIL, GERCY, M. DUBOIS, M. DENIS, M. DUPRÉ.

LE COLONEL.

MONSIEUR, voici des mémoires que l'on vous a présentés ce matin. Vous aviez reçu la somme qu'il vous falloit pour y satisfaire. Pourquoi ne les avez-vous pas acquittés ?

GERCY.

Vous le savez déjà, mon colonel : que puis-je vous dire de plus ?

LE COLONEL.

Je voudrois apprendre de votre bouche s'il est quelque chose qui puisse servir à vous justifier. N'auriez-vous pas une partie de votre faute à rejeter sur d'autres que vous ?

GERCY.

Non, mon colonel ; je suis le seul coupable, et je n'accuse personne.

LE COLONEL.

On m'a dit cependant que vous aviez été entraîné dans cette partie par des sollicitations insidieuses, où l'on avoit eu l'art d'intéresser votre honneur.

GERCY.

C'étoit à moi de voir s'il étoit compromis. Emporté par la fougue d'un sang impétueux, je me suis rendu criminel. Accablez-moi de vos justes reproches ; et puissent-ils me faire sentir mon égarement plus vivement encore que ne l'ont fait mes remords, pour que j'en conçoive une nouvelle horreur.

LE COLONEL.

Mais, monsieur, si M. votre père venoit à être informé de cette aventure ?

GERCY.

Il doit l'être, sans doute ; et c'est de moi qu'il va l'apprendre. Voici la lettre où je l'en instruis. Daignez la recevoir,

pour y ajouter vous-même tout ce que vous croirez nécessaire. Vous y verrez si je lui déguise ma faute. En implorant ses secours, je ne veux pas qu'ils puissent dérober quelque chose à son aisance ni aux droits de mes sœurs. Je le conjure de ne les regarder que comme une avance sur la pension qu'il veut bien me faire pour mes plaisirs et pour mes besoins. Deux ou trois années passées dans les privations ne sont rien pour moi. Que mon crime s'expie, et je n'aurai pas de regret à la perte même de mes jours.

M. DUBOIS.

Oh! M. le comte, rendez-nous, s'il vous plaît, nos mémoires. Nous ne voulons point affliger M. de Gercy.

M. DE VERNEUIL.

Que dites-vous, messieurs? Oubliez-vous que j'ai répondu de ses engagemens, et que je veux y satisfaire? (*La porte de l'antichambre s'ouvre tout-à-coup, et l'on voit entrer Marial, s'échappant des bras de Germain, qui cherche en vain à le retenir.*)

SCÈNE

SCÈNE X.

LE COLONEL, M. DE VERNEUIL, GERCY, MARTIAL, GERMAIN, M. DUBOIS, M. DENIS, M. DUPRÉ.

MARTIAL.

NON, mon capitaine, ce n'est pas à vous, c'est à moi que ce droit appartient.

LE COLONEL.

Que vois-je, Martial? Et que veux-tu, mon ami?

MARTIAL.

Ce que je veux? Ah! mon colonel, je me jette à vos pieds, et j'implore votre justice.

LE COLONEL.

Eh bien! parle; mais, relève-toi d'abord.

MARTIAL.

Non, non, je reste à vos genoux. Si vous avez toujours paru content de mon service, c'est en ce moment que j'en demande la récompense.

LE COLONEL.

Voyons, je t'écoute.

MARTIAL.

J'ai été le premier instruit du malheur du jeune M. de Gercy. Je ne suis déjà que trop à plaindre de n'avoir pu empêcher que cette affaire ne vînt à votre connoissance et à celle de M. de Verneuil. N'achevez pas de me jeter dans le désespoir.

LE COLONEL.

Comment donc?

MARTIAL.

Vous savez tout ce que je dois à son digne père. Je ne veux pas être un ingrat; non, je ne le serai pas. (*Il se relève, et se tournant vers M. de Verneuil.*) O M. de Verneuil, M. Gercy est votre meilleur ami, je le sais; mais il est plus pour moi, il est mon bienfaiteur. Vous

avez eu mille fois occasion de lui témoigner votre amitié. Voici la seule où j'aie pu, jusqu'à présent, lui prouver ma reconnoissance. Ne cherchez pas à me la ravir.

M. DE VERNEUIL.

Mais y penses-tu, Martial?

MARTIAL.

Oh, si j'y pense! (*A M. Dubois.* Tenez, monsieur, voici la somme qu je viens de me procurer pour satisfaire vos demandes. Prenez-la, prenez-la je vous en conjure. Cet or appartient à M. de Gercy. Il ne me vient que de se bienfaits, et c'est par mes mains qu'i vous le présente.

M. DUBOIS.

Non, s'il vous plaît, nous ne le pren drons pas.

MARTIAL.

Oh! pourquoi me refusez-vous?

LE COLONEL.

Eh bien! Gercy, vous voyez l'intér qu'inspire le souvenir des vertus de votr père? Il se répand sur vous-même, to

coupable que vous êtes. Vos créanciers oublient pour vous leurs droits. Deux hommes sensibles et vertueux se disputent le plaisir de vous obliger. Moi-même, qui venois vous juger avec rigueur, je n'ai pu sentir, à votre aspect, que la plus tendre indulgence. Ah! si ce qui vient de se passer ne vous rendoit digne du sang dont vous avez le bonheur de sortir, je ne verrois plus en vous que le dernier des hommes.

GERCY.

Oh! n'en doutez pas. Cette leçon me sera présente tous les jours de ma vie.

MARTIAL.

Oui, mon colonel, j'ose vous en répondre pour lui, sur la foi d'un vieux guerrier. Mais, de grace, ne différez pas à m'accorder ce que je vous demande. Songez que si je ne fus qu'un soldat, mon devoir m'élève en ce moment au-dessus de ce que je suis.

LE COLONEL.

Ecoute, Martial : dans une autre occasion, je ne rougirois pas d'accepter,

au nom de M. de Gercy, tes offres généreuses. Les bienfaits et la reconnoissance rendent à mes yeux tous les hommes égaux; mais, dans cette affaire, un autre a pris un engagement formel, et tu sens que ce seroit une injustice de le dépouiller de ses droits. (*En se tournant vers MM. Dubois, Denis, et Dupré.*) Messieurs, voici vos mémoires que je remets entre les mains de M. de Verneuil. Il aura soin de vous satisfaire, et vous pouvez vous retirer.

M. DUBOIS.

Il suffit, M. le comte. (*MM. Dubois, Denis et Dupré sortent.*)

SCÈNE XI.

LE COLONEL, M. DE VERNEUIL, GERGY, MARTIAL, GERMAIN.

MARTIAL.

C'EN est donc fait. Vous m'avez tous fait perdre le plus beau moment de ma vie.

gereux, sans un ferme caractère, que rien ne puisse ébranler dans ses principes. Jouissez du plaisir de posséder des amis éprouvés. Cherchez à vous rendre digne de leur estime. Cultivez sur-tout cette vive ardeur que vous aviez pour l'étude. Le temps n'est plus où un militaire pouvoit se passer d'instruction. Aujourd'hui qu'il voit les lumières se répandre dans toutes les classes de la société, n'auroit-il pas à rougir d'être seul dépourvu de connoissances? Il importe, pour la considération dont il doit jouir dans le monde, qu'on ne le regarde plus comme un instrument aveugle de carnage, mais comme un membre éclairé de l'état, qui sait également lui consacrer ses veilles dans la paix, et son sang dans la guerre.

LA SŒUR-MAMAN,

DRAME EN DEUX ACTES;

IMITÉ DE L'ANGLAIS.

PERSONNAGES.

M. DE SAINT-VINCENT.

AGATHE,
SOPHIE,
DOROTHÉE,
ÉDOUARD,
PORPHIRE,
JULIE,
CÉCILE,
} *ses enfans.*

HORTENSE, *amie d'Agathe.*

Un domestique.

LA SŒUR-MAMAN,

DRAME.

ACTE PREMIER.

(*Le théâtre représente un salon.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE SAINT-VINCENT, AGATHE.

(*M. de Saint-Vincent est assis vis-à-vis sa fille, auprès d'une table, où ils déjeûnent.*)

M. DE SAINT-VINCENT.

DONNE-MOI une autre tasse de café, Agathe. Je veux sortir.

AGATHE.

Quoi ! déjà, mon papa ? Vous ne faites que d'arriver cette nuit d'un grand voyage, et vous n'avez pas encore vu tous vos enfans.

M. DE SAINT-VINCENT.

Je les verrai ce soir. J'ai besoin d'aller au-dehors dissiper mes chagrins.

AGATHE.

Ne voulez-vous pas au moins vous donner le temps de goûter quelque repos?

M. DE SAINT-VINCENT.

Quel repos veux-tu que je goûte dans une maison où je ne vois que du désordre, où je n'entends que du bruit, où rien ne me rappelle que des idées affligeantes ? Quelle a été ma foiblesse de me laisser engager dans un train de vie qui détruit mon bonheur et ma fortune ! Il n'est pas de jour où l'on ne me présente des mémoires énormes. Mes revenus ne sont pas assez considérables pour suffire à les acquitter.

AGATHE.

AGATHE.

Peut-être y auroit-il quelque moyen de prévenir désormais une partie de vos dépenses. Depuis un mois que je suis de retour à la maison, après une absence de tant d'années, j'ai eu occasion de m'appercevoir qu'il régnoit ici un gaspillage affreux, occasionné sans doute par la mauvaise santé de maman.

M. DE SAINT-VINCENT.

Oui, c'est d'elle seule que proviennent tous mes embarras. Ne faut-il pas encore que je lui envoie chaque mois une grosse somme pour vivre dans nos provinces méridionales? Son état achevera de me ruiner.

AGATHE.

Eh! mon papa, maman n'en est que plus à plaindre. Pouvez-vous lui faire un crime de sa maladie?

M. DE SAINT-VINCENT.

Non, ma fille, je suis touché de ses maux. Mais mon esprit est si occupé de la situation fâcheuse de mes affaires,

qu'il m'échappe malgré moi des réflexions chagrines dont je suis honteux.

AGATHE.

Eh bien! faisons-nous une loi de vivre d'une manière plus conforme à vos moyens. Pour moi, mon papa, soyez sûr que j'emploierai tous mes efforts pour vous seconder. Elevée auprès de ma tante, j'ai pris dans sa maison des règles d'ordre et d'économie que je pourrai mettre en pratique dans la vôtre; et j'ai déjà formé un projet qui peut d'abord vous soulager d'un grand fardeau.

M. DE SAINT-VINCENT.

Voyons, ma chère Agathe.

AGATHE.

Deux de mes sœurs sont dans une pension extrêmement chère. En les rappelant auprès de vous, je puis me charger de leur instruction, et les mettre bientôt en état de rendre le même service aux plus jeunes. Je viens de les envoyer chercher pour vous voir. Si vous voulez me le permettre, je leur ferai part de

mon projet, et je les engagerai par les plus vives instances à y concourir.

M. DE SAINT-VINCENT.

Tu m'enchantes, ma chère fille, par ces sages dispositions. Je crains seulement qu'une entreprise si pénible ne soit au-dessus de tes forces. Quoi qu'il en soit, je m'abandonne à tes idées et à ton courage. Fais absolument comme tu l'entendras. Mais, de quelque manière que ce puisse être, il faut que mes dépenses soient restreintes en des bornes plus étroites, sinon je me vois ruiné sans ressource. Adieu, ma chère fille, je te reverrai encore ce soir.

AGATHE.

Vous ne voulez donc pas dîner avec nous, mon papa? considérez, je vous en supplie, combien de temps j'ai été privée de votre présence. D'ailleurs, elle m'est absolument nécessaire aujourd'hui, si vous adoptez mon projet, pour me donner de la consistance dans la maison, et affermir l'autorité que vous daignez me confier. Passez au moins cette jour-

née avec nous, mon papa, je vous en conjure.

M. DE SAINT-VINCENT.

O ma chère Agathe, tu as une manière de parler si engageante! aurois-je le cœur de te refuser?

AGATHE.

Vous voulez donc bien vous rendre à ma prière?

M. DE SAINT-VINCENT.

Oui, ma fille; puisque tu le desires, je consens à rester ici. Mais, accoutumé à voir autour de moi une compagnie nombreuse, à me livrer avec elle à des plaisirs bruyans, comment pourrai-je me plaire à la solitude de ma maison?

AGATHE.

Vous ne serez pas seul, mon papa; vous aurez autour de vous tous vos enfans.

M. DE SAINT-VINCENT.

Et ce sont eux qui m'épouvantent Si leur mère avoit pu leur donner une meilleure éducation, j'aurois mis en eux mes plus chers délices. Mais, hélas! je n'en

ai reçu que des sujets de peine. Je les ai toujours trouvés si tracassiers et si sauvages, qu'après les avoir tenus long-temps relégués dans la chambre de leur bonne, je me suis vu enfin réduit à faire entrer les aînés dans une pension, pour les éloigner davantage de moi.

AGATHE.

J'ose me flatter, mon papa, qu'ils ne vous inspireront plus les mêmes sentimens. Depuis trois semaines que j'ai pris sur moi de rappeler mes deux frères du collége pour leur faire éviter une maladie contagieuse qui s'y étoit répandue, j'ai eu le temps d'étudier leurs caractères; et je puis vous garantir pour eux, ainsi que pour les plus jeunes, qu'il n'en est pas un seul dont on ne doive concevoir des espérances. Que diriez-vous si vous les trouviez maintenant aussi soumis qu'ils vous paroissoient autrefois indociles?

M. DE SAINT-VINCENT.

Ah! ma chère Agathe, j'y reconnoi-

trois ton ouvrage. Non, il n'est rien qui puisse résister au charme de ta douceur.

AGATHE.

Vous me flattez, mon papa; mais aussi vous m'encouragez par ces marques excessives de votre tendresse. Que ne ferai-je pas pour m'en rendre plus digne! Mais j'entends mes frères et mes petites sœurs qui viennent de se lever. J'ai défendu qu'on les informât de votre arrivée. Passez, je vous prie, dans ce cabinet. Je veux que vous puissiez juger pas vous-même de l'ardeur dont ils se portent à leurs devoirs. (*M. de Saint-Vincent passe dans le cabinet voisin.*)

SCÈNE II.

AGATHE, ÉDOUARD, PORPHIRE, ses frères; CÉCILE, JULIE, ses sœurs.

AGATHE, *en les embrassant tour-à-tour.*

Bonjour, mes chers enfans, avez-vous bien dormi cette nuit?

TOUS ENSEMBLE.

Fort bien, fort bien ! ma petite maman.

AGATHE.

Vous voilà donc disposés à vous occuper une heure avant le déjeûner ?

CÉCILE.

Oh! oui. Je meurs d'envie de revoir mon papa ; et je ne voudrois pourtant pas qu'il arrivât avant que les jarretières que je lui tricotte ſussent achevées.

JULIE.

Je veux aussi qu'il trouve ses manchettes finies à son retour. Je ne le croirois pas bien habillé, s'il ne les avoit le lendemain de son arrivée.

PORPHIRE.

Quel plaisir j'aurai de lui montrer ma carte de géographie !

ÉDOUARD.

Et moi, ce grand paysage, que je veux suspendre dans son cabinet !

AGATHE.

Il sera bien content, je vous assure,

d'apprendre l'ardeur que vous avez de lui plaire.

PORPHIRE, *à Agathe.*

Je ne sais comment tu fais ; mais, dans notre pension, je n'avois aucun goût pour le travail. Il semble que tu aies un secret pour le rendre agréable.

ÉDOUARD.

Oh ! c'est bien vrai. Il n'y avoit que la crainte qui me fît mettre à l'ouvrage ; et je ne le quitte ici qu'avec regret.

AGATHE.

C'est que vous y faites des progrès, et que ces progrès vous y attachent.

PORPHIRE.

Oh ! non, ce n'est pas cela. C'est qu'à notre pension on ne savoit pas si bien nous faire sentir ce que nous devons à nos parens, et combien il est doux de travailler pour mériter leur tendresse.

ÉDOUARD.

Si nous savons nous en faire aimer, c'est à toi que nous en aurons l'obligation.

JULIE.

Maman sera, je crois, bien aise lorsqu'elle saura que nous t'appelons notre petite maman.

CÉCILE.

Oh! quand reviendra-t-elle?

JULIE.

Tu devrois lui écrire que nous l'attendons avec impatience.

AGATHE.

Je desire autant que vous de la revoir. Mais il faut bien lui donner le temps de se rétablir.

CÉCILE.

Je n'y pensois pas. Oui, tu as raison.

JULIE.

Au moins, si nous avions notre papa pour nous consoler.

AGATHE.

Tranquillisez-vous. Il sera bientôt de retour; et j'espère qu'aujourd'hui même vous aurez le plaisir de l'embrasser.

CÉCILE.

Comment, aujourd'hui, ma petite maman?

JULIE.

Entendez-vous, mes frères ? notre papa qui doit venir aujourd'hui !

PORPHIRE.

Est-il bien vrai ?

ÉDOUARD.

Oh ! quel jour de fête pour nous !

CÉCILE.

Le cœur me bat, comme s'il me tenoit dans ses bras.

JULIE.

O mon papa, mon cher papa, je t'en prie, dépêche-toi d'arriver. (*Le cabinet s'ouvre tout-à-coup, et M. de Saint-Vincent en sort avec précipitation.*)

ÉDOUARD.

Ciel! que vois-je ?

TOUS LES AUTRES ENSEMBLE.

Oh ! c'est lui, c'est lui ; c'est notre papa, c'est lui-même.

SCÈNE III.

M. DE SAINT-VINCENT, AGATHE, ÉDOUARD, PORPHIRE, CÉCILE, JULIE.

M. DE SAINT-VINCENT.

Oui, mes enfans; le voici cet heureux père, à qui vous venez de faire éprouver la joie la plus douce qu'il ait goûtée de sa vie. (*Tous les enfans s'élancent entre ses bras : il les embrasse et les caresse tour-à-tour.*)

CÉCILE.

Si tu savois combien nous sommes tous joyeux de te revoir!

JULIE.

Nous n'avons fait que parler de toi. Demande à ma petite maman.

M. DE SAINT-VINCENT.

Oui, je le sais. Elle m'avoit déjà fait

entendre combien elle étoit contente de vous. Mais elle ne me l'avoit pas dit assez; et je le suis encore plus que je ne peux vous le dire moi-même.

ÉDOUARD, *à Agathe.*

Comment! tu savois que mon papa étoit ici?

AGATHE.

Vraiment oui. C'est moi qui l'avois prié de passer dans ce cabinet.

CÉCILE, *à son père.*

Tu nous as donc entendus?

M. DE SAINT-VINCENT.

Oui, mes chers enfans; et vos douces paroles seront toujours dans mon cœur.

JULIE.

Ah! ma petite maman, c'est donc ainsi que tu nous attrapes?

AGATHE.

En êtes-vous fâchées?

JULIE.

Oh! non; il s'en faut bien.

CÉCILE.

Cette surprise est une joie de plus.

PORPHIRE.

PORPHIRE.

C'est grand dommage que Sophie et Dorothée ne soient pas ici pour se réjouir avec nous.

AGATHE.

Vous ne tarderez pas à les voir. Je viens de les envoyer chercher à leur pension.

JULIE.

Ah! tant mieux, tant mieux. Quel plaisir!

M. DE SAINT-VINCENT.

Or ça, mes chers enfans, je veux que tout le monde ici se trouve heureux de mon retour. C'est pourquoi je vais prier Agathe de vous accorder vacance pour toute la matinée.

AGATHE.

C'est à vous, mon papa, de l'ordonner.

M. DE SAINT-VINCENT.

Non, non, ma chère fille; puisque tes frères et sœurs t'ont donné le nom de leur petite maman, je veux que tu en exerces les droits: j'y réunis les miens.

Je ne me réserve que le plaisir de te voir user si sagement de l'autorité qui t'est confiée.

CÉCILE.

O mon papa! nous n'aurons pas de peine à lui obéir.

JULIE.

Elle est si douce et si bonne!

ÉDOUARD.

Nous sommes bien sûrs qu'elle ne veut que notre bien.

PORPHIRE.

Nos devoirs, auprès d'elle, sont comme des plaisirs.

M. DE SAINT-VINCENT, *avec l'attendrissement le plus profond.*

O mes chers enfans! ménagez mon pauvre cœur. Il succombe sous l'excès de sa joie. J'ai besoin de me remettre des vives émotions que je viens d'éprouver. Agathe, emmène tes sœurs dans le jardin; j'irai faire un tour de promenade avec l'un de mes fils. (*Il va s'asseoir dans un fauteuil.*)

AGATHE, *à ses sœurs.*

Allons, mes enfans, vous venez d'entendre votre papa, voulez-vous me suivre?

JULIE.

Nous voici toutes prêtes.

CÉCILE, *bas à Agathe.*

Je vais faire semblant d'aller jouer sous le berceau; mais j'emporte mes jarretières. Je veux absolument les finir aujourd'hui pour les mettre ce soir sur la table de nuit de mon papa.

JULIE, *bas à Agathe.*

Et moi aussi; pendant ce temps, je finirai mes manchettes, afin que mon papa puisse les avoir demain en se levant.

AGATHE, *leur souriant avec un air de mystère.*

Voilà qui est bien imaginé. (*Elle les prend par la main.*) Allons, allons.

(*Elle sort avec elles.*)

SCÈNE IV.

M. DE SAINT-VINCENT, ÉDOUARD, PORPHIRE.

M. DE SAINT-VINCENT.

Eh bien ! mes petits amis, lequel de vous veut venir avec moi ?

ÉDOUARD.

Nous irons tous les deux, mon papa, si tu veux le permettre.

PORPHIRE.

Oh ! oui, je te prie. Notre petite maman nous a fait sentir que nous serions plus heureux d'être toujours ensemble ; et nous sommes convenus d'être de moitié dans nos plaisirs.

M. DE SAINT-VINCENT.

Oui, mes bien-aimés ; votre petite maman a raison. Deux bons frères ne

doivent rien avoir qui ne soit en commun. Conservez toujours ces tendres dispositions l'un pour l'autre ; vous ferez votre bonheur et le mien. Mais il faut profiter de cette belle matinée pour notre promenade. Hâtons-nous de partir.

ÉDOUARD.

Nous allons prendre notre déjeûner dans nos poches, pour ne pas perdre de temps.

M. DE SAINT-VINCENT.

Il ne sera pas nécessaire. Je vous ferai déjeûner en passant aux Champs-Elysées, et nous irons ensuite dans la campagne.

PORPHIRE.

Ah, mon papa ! si tu voulois, nous prendrions notre cerf-volant avec nous.

M. DE SAINT-VINCENT.

Très-volontiers, mes amis. Je serai charmé de partager vos amusemens.

ÉDOUARD.

Oh ! que nous dis-tu? Je crains que nous ne puissions t'aimer assez pour tant de bonté.

M. DE SAINT-VINCENT.

Non, mes enfans, au contraire. Je veux vous rendre ce devoir si facile, qu'il vous soit impossible de ne le pas remplir. Je veux même que vous me regardiez à l'avenir comme le compagnon de vos jeux.

PORPHIRE.

Voilà qui s'arrange à merveille. Ma sœur est devenue notre petite maman, et mon papa se fait notre frère.

ÉDOUAD.

Il y a là de quoi gagner pour nous de tous les côtés.

M. DE SAINT-VINCENT.

Oui, mes enfans; que cette douce idée reste toujours gravée dans votre esprit. Mais allez tout préparer pour notre partie. J'irai vous prendre en bas dans le salon.

PORPHIRE, *à Edouard.*

Allons, mon frère, c'est une bonne journée, qui nous ramène nos plaisirs et notre papa. (*Ils sortent en sautant.*)

SCÈNE V.

M. DE SAINT-VINCENT.

FATIGUÉ du monde, excédé de ma propre existence, devois-je m'attendre à goûter encore cette joie pure, dont mon cœur s'enivre en ce moment? Qui m'eût dit, sur-tout, que je l'aurois trouvée dans ma maison, le dernier endroit de la terre où je serois allé la chercher? Hélas! pendant une longue suite d'années, emporté toujours loin de moi-même, je n'ai travaillé qu'à étouffer les plus doux mouvemens de la nature. Je les sens qui se réveillent dans mon ame avec une force nouvelle, et je ne craindrai plus de m'y livrer. Oui, c'en est fait, qu'ils remplissent désormais tous les instans de ma vie. (*Il voit rentrer Agathe, et il s'avance vers elle, en lui tendant les bras.*)

SCÈNE VI.

M. DE SAINT-VINCENT, AGATHE.

M. DE SAINT-VINCENT.

O MA chère Agathe! c'est en tes mains que le ciel a remis mon bonheur. Approche, que je te presse entre mes bras paternels.

AGATHE, *en se jetant sur son sein.*

O mon papa! que ces doux embrassemens me rendent heureuse!

M. DE SAINT-VINCENT.

Comment ai-je pu te tenir si longtemps éloignée de mon sein, toi qui devois faire toute ma félicité! Quelle prodigieuse révolution ton retour vient d'opérer dans ma famille! Sans toi, peut-être, je n'aurois jamais connu la douceur d'être père.

AGATHE.

Pardonnez-moi, mon papa, ses sentimens ont toujours été dans votre cœur. C'est moi qui vous remercie de les répandre aujourd'hui sur vos enfans ; et puissions-nous y répondre par notre tendresse !

M. DE SAINT-VINCENT.

Non, je t'en conjure, ne cherche point à affoiblir ce que je te dois. Je voudrois, s'il étoit possible, me l'exagérer à moi-même, pour y trouver plus de charmes. Si tu savois quel vide insupportable étoit dans mon cœur, pendant tout le temps que je me suis abandonné au vain tumulte des plaisirs du monde ! Non, ce n'est que de ce jour que je connois ces émotions pures et délicieuses, dont le ciel a fait pour un père le prix de ses devoirs. Adieu, ma chère Agathe. Je vais me promener avec tes frères ; et ma plus douce espérance est de trouver encore dans leur entretien de nouvelles raisons de te chérir.

SCÈNE VII.

AGATHE.

EST-IL bien vrai ? Mon père, que j'ai vu ce matin plongé dans une sombre mélancolie, semble maintenant ouvrir son ame à la joie. Ses enfans, dont il redoutoit la présence, lui ont causé les plus vifs transports. Il vient de m'accabler moi-même de ses caresses. Quel heureux avenir se présente à mes regards! Quoi! la paix et le bonheur viendroient enfin s'établir dans notre maison, et j'aurois pu contribuer à cet ouvrage! Ah! me voilà payée d'avance de tous les soins qu'il pourra m'en coûter. Ils n'ont plus rien qui m'épouvante. Plus ils seront pénibles, et plus je les embrasserai avec ardeur. Je veux leur consacrer ma vie entière. O ciel! toi qui entends ces vœux, s'ils te sont agréables, je ne te demande que de m'accorder la santé de maman.

Qu'elle soit bientôt en état de venir prendre part à notre félicité, et que cette jouissance prolonge ses jours chéris aux dépens même des miens. (*On entend du bruit à la porte.*) Mais quelle est cette jenne personne qui s'avance? Je crois la reconnoître. Oui, c'est elle-même; c'est mon ancienne compagne. (*Elle court à sa rencontre les bras ouverts, et l'embrasse.*)

SCÈNE VIII.

AGATHE, HORTENSE.

AGATHE.

Eh! bonjour, Hortense. Je ne comptois presque plus sur le plaisir de te voir. Il y a cependant près d'un mois que je suis de retour.

HORTENSE.

Que veux-tu, ma chère Agathe? J'ai eu de tous côtés des engagemens qu'il ne m'a pas été possible de rompre.

AGATHE.

Quoi ! ils ne t'ont pas laissé un moment dont tu aies pu disposer en faveur d'une ancienne amie, d'une camarade de pension ? Mais je ne veux point te faire de reproches ; l'amitié sait tout excuser. Je n'aurois pas, je t'assure, attendu ta visite, sans la multitude infinie de soins dont tu dois savoir que je suis chargée.

HORTENSE.

Et moi donc, ma chère amie ? Tu frémirois de mes occupations. J'en suis si accablé, que je ne sais encore comment j'ai pu trouver le temps de te voir même aujourd'hui.

AGATHE.

Tu m'étonnes, je l'avoue. Comment se peut-il que tu aies tant de choses à faire, toi qui n'as ni frères, ni sœurs, pour qui tu sois obligée de travailler ?

HORTENSE.

On voit bien que tu arrives de la province. Tu ne sais pas combien les modes

varient à Paris. C'est moi qui suis à présent obligée de faire tous mes chiffons. Le dernier mémoire de ma couturière a mis mon papa dans une si belle fureur, qu'il a protesté qu'il n'en vouloit plus payer à l'avenir. Il ne s'agissoit pourtant que d'une robe dont j'avois fait changer la façon.

AGATHE.

Quelque vieille robe, sans doute?

HORTENSE.

Eh! non, vraiment. Je ne l'avois mise que deux ou trois fois. Mais, comme je devois aller à une grande assemblée chez la marquise de Veray, je voulois y paroître habillée dans le dernier goût.

AGATHE.

Eh bien! tu as eu cette douce satisfaction?

HORTENSE.

Oui; mais c'est aujourd'hui à recommencer de plus belle. Cette mode n'a pas tenu long-temps. Il y a trois jours que je travaille sans relâche pour pou-

voir me montrer avec honneur à l'assemblée prochaine. Je veille toutes les nuits jusqu'à deux heures du matin ; et, comme c'est à l'insu de mes parens, il faut que je sois debout à huit heures, comme à l'ordinaire, pour le déjeûner.

AGATHE.

Voilà une vie assez pénible, au moins.

HORTENSE.

Ce n'est rien encore. Tu ne saurois croire combien je suis malheureuse. Tout le long de la journée j'ai le chagrin d'entendre mon papa déclamer contre les femmes de qualité, et me menacer de rompre mes liaisons avec elles. Et, lorsque je vais dans les grandes maisons où je suis reçue, tout m'y paroît si différent de ce qui se passe dans notre triste ménage, qu'à mon retour je ne vois rien sans dégoût autour de moi, et que je ne puis me supporter moi-même.

AGATHE.

Eh bien! ma chère Hortense, te rappelles-tu ce que je te disois autrefois au couvent ?

HORTENSE.

Eh! quoi donc?

AGATHE.

Que l'ambition que tu avois de te lier de préférence avec les jeunes personnes du plus haut rang, et ton goût excessif pour la parure, t'exposeroient dans la suite aux mortifications les plus cruelles. Tu vois par ton propre aveu si je me suis trompée.

HORTENSE.

Mais, lorsqn'on a reçu quelques dons de la nature, lorsqu'on a su cultiver dans son ame des sentimens un peu élevés, n'est-il pas tout simple de vouloir paroître avec le plus grand avantage, et de rechercher la meilleure compagnie?

AGATHE.

Il est plus simple encore de se conformer à sa fortune; car c'est une triste chose d'avoir des desirs au-dessus de son état et au-delà de ses moyens.

HORTENSE.

Oh! pour moi, je sens que je ne puis

être heureuse sans me produire avec un certain éclat dans le monde.

AGATHE.

En ce cas, je te plains; car ta famille n'est pas, je crois, assez riche pour te procurer ce genre de bonheur.

HORTENSE.

Hélas! non; et voilà ce qui me tourmente.

AGATHE.

Heureusement tes chagrins ne viennent que de ton imagination; et, quand tu le voudras, tu peux en tarir la source.

HORTENSE.

Non, non, je ne le pourrai jamais. Faut-il que je renouce à voir d'anciennes amies? Et si je les vois, puis-je m'empêcher de souhaiter ardemment d'aller de pair avec elles? Mets-toi pour un moment à ma place, et dis-moi ce que tu ferois.

AGATHE.

Ecoute, ma chère Hortense, j'ai eu, tu le sais, les mêmes occasions que toi de faire des connoissances brillantes; il

est même de jeunes dames de la cour avec qui je conserve encore quelques liaisons ; mais je te proteste que je n'ai jamais eu le moindre desir d'entrer en concurrence avec elles pour l'élégance ou la richesse de la parure. Crois-moi, c'est un mauvais système pour une jeune demoiselle d'affecter de paroître au-dessus de sa condition. Ces grands airs l'exposent naturellement à des réflexions malignes ; et tout le fruit qu'elle recueille de sa vanité, c'est le ridicule et le mépris, tandis qu'elle auroit pu gagner l'estime et la bienveillance par sa modestie.

HORTENSE.

Il me semble que tu me traites assez cruellement.

AGATHE.

Non, ma chère amie ; ces réflexions sont trop générales pour tomber sur toi. Je suis bien éloignée de chercher à te faire de la peine. Je n'ai voulu que t'ouvrir les yeux sur de fausses idées, dont tu n'aurois pas tardé long-temps à revenir par le seul exercice de ta raison.

Mais parlons, je te prie, de choses plus intéressantes. Tu vis sans doute ma mère à son départ; dis-moi sincèrement dans quel état elle se trouvoit.

HORTENSE.

Elle me parut extrêmement abattue; et je ne te cacherai point qu'elle me laissa de vives inquiétudes sur son rétablissement.

AGATHE.

Que je suis malheureuse de m'être trouvée alors si loin de la maison paternelle! Pour ménager la sensibilité de ma tante et ma tendresse, on avoit eu grand soin de nous déguiser l'état de maman. Toutes les lettres ne nous en parloient que comme d'une indisposition légère. Juge de quelle douleur j'ai été saisie, en apprenant tout-à-coup que le médécin lui avoit ordonné de voyager dans nos provinces méridionales, que mon papa l'accompagnoit à Montpellier, et qu'il desiroit que je vinsse tout de suite me mettre, en son absence, à la tête de la maison! Rappelé par ses af-

faires, il vient d'arriver cette nuit; et, lorsqu'il me donne des espérances sur la santé de maman, je ne sais s'il ne veut point encore tromper mon pauvre cœur.

HORTENSE.

Tu me parois avoir assez de philosophie pour soutenir de grands événemens. Après tout, le malheur que tu crains ne seroit pas bien funeste pour votre famille; car, s'il faut le dire, il n'y a jamais eu d'enfans plus négligés par celle dont ils ont reçu le jour.

AGATHE.

Je suis bien surprise, Hortense, de te voir tenir devant moi des propos aussi peu réservés. Tu oublies sans doute que la personne dont tu parles est ma mère.

HORTENSE.

Ta mère, Agathe? Une femme qui n'a pris aucun soin de sa famille, pour s'occuper toute entière d'elle-même, est-elle digne d'un nom si cher? Doit-elle prétendre que ses enfans aient pour elle autant de respect et d'amour que si elle

eût rempli envers eux les devoirs dont elle étoit chargée par la nature ?

AGATHE.

Eh ! ma chère amie, d'où nous viendroit le droit de juger nos parens, nous à qui le ciel a si expressément enjoint de les honorer ? Il sembleroit, à t'entendre, que tous les nœuds fussent déjà rompus entre ma mère et moi.

HORTENSE.

Je t'admire vraiment, de prendre sa défense, toi qui en as été traitée comme une étangère. Si elle avoit eu des sentimens maternels, auroit-elle souffert que sa fille aînée s'éloignât de ses yeux pour aller passer des années entières auprès d'une parente, dans le fond de la province ?

AGATHE.

Non, non, Hortense, tu ne me feras point désapprouver la conduite de maman. Je ne veux sentir que les obligations dont je suis chargée envers elle, et auxquelles je ne pourrai jamais satisfaire.

HORTENSE.

Et quelles sont ces obligations, s'il te plaît ?

AGATHE.

Je te prie, ma chère, de porter ta pensée vers le temps où je reçus le jour. Foible et dénuée de tout, étois-je alors en état de pourvoir à mes besoins ? Qui m'a élevée dans mon enfance, et à qui dois-je jusqu'à ce moment toutes les nécessités de la vie ?

HORTENSE.

C'est à tes parens, sans doute ? Ils n'ont fait que remplir un devoir indispensable.

AGATHE.

Je veux considérer ces soins comme un devoir des parens ; mais les enfans n'en ont-ils pas aussi à remplir envers eux à leur tour ? Ne dois-je aux miens aucun sentiment de tendresse pour vingt ans d'entretien et de subsistance ? Ne leur dois-je rien pour mon instruction ?

HORTENSE.

Tu as beau sujet de parler d'instruction, pour me faire valoir la tendresse de ta mère. Est-il une seule chose qu'elle ait daigné apprendre elle-même à ses filles ?

AGATHE.

Tu ne te souviens donc plus de l'état déplorable de sa santé, que la moindre fatigue altéroit sensiblement ? Mais, dis-moi, nous a-t-on laissées dépourvues des talens convenables à notre sexe ? A-t-on rien épargné pour éclairer notre esprit ? Ah ! je suis bien plus portée à croire que nos parens se sont refusés mille plaisirs pour nous procurer tous les avantages d'une éducation dispendieuse. Jette les yeux sur les dernières classes de la société. Vois à quelle profonde ignorance y sont livrés les enfans, combien de privations et de misères ils sont condamnés à souffrir. Maintenant, au lieu de vouloir soulever notre esprit contre les auteurs de nos jours, demande-nous plutôt si nous leur avons témoigné

une assez vive reconnoissance des bienfaits qu'ils ont répandus sur nous, et du soin qu'ils ont pris de nous garantir de cette foule de maux, où tant d'autres enfans sont plongés. Va, tu peux m'en croire; tu trouveras bien plus de sujets d'accuser notre ingratitude que leur négligence.

HORTENSE.

Je crois, en vérité, que si tu avois les plus méchans parens du monde, tu trouverois encore le secret de les justifier.

AGATHE.

J'y emploierois du moins tous mes efforts. Mon cœur a conçu le sentiment le plus profond du respect et de la tendresse que nous devons à ceux dont nous tenons la naissance. Je regarderai toujours comme un crime d'oser juger leur caractère, à moins que ce ne soit dans l'intention de découvrir leurs vertus pour les imiter. Toutes les créatures humaines sont sujètes à l'erreur. De quel droit pourrions-nous exiger que les auteurs de nos jours fussent seuls affranchis de cette

loi commune? Non, non, ma chère Hortense; s'il est des enfans assez dénaturés pour se plaire à remarquer des fautes dans la conduite de leurs parens, c'est en vain qu'ils espèrent, par ce moyen, justifier aux yeux des autres les vices dout ils sont eux-mêmes couverts; ils ne font qu'y ajouter les deux crimes les plus horribles, l'ingratitude et l'impiété.

HORTENSE, *tirant sa montre avec un mouvement de dépit.*

Je m'apperçois qu'il est un peu tard. Adieu, ma chère Agathe, je viendrai une autre fois reprendre le fil de tes leçons. (*Elle sort brusquement, avant qu'Agathe ait pu lui répondre.*)

SCÈNE

SCÈNE IX.

AGATHE.

D'OU vient donc qu'elle me quitte si brusquement? Je crains de l'avoir fâchée. Ce projet n'étoit sûrement pas dans mon cœur. Mais aussi devoit-elle croire que je la laisserois impunément accabler mes parens de ses reproches? Unie avec elle dès la plus tendre enfance, je me plaisois tant à penser que nos sentimens devoient s'accorder pour le reste de nos jours! Il m'en coûtera sans doute de rompre des nœuds si chers. Cependant l'intéret de mes sœurs l'emporte. Combien je me félicite de ce qu'elles n'ont pas été présentes à cet entretien! Les principes dont Hortense fait gloire, les goûts auxquels elle attache sa félicité, seroient trop faciles à contracter pour de jeunes personnes sans expérience. Il faut les garantir d'une liaison qui ne peut

que leur devenir dangereuse. Mais n'entends-je pas une voiture s'arrêter dans la cour ? Les voilà sans doute. (*Elle s'approche de la croisée.*) Oui, je les vois. Je vole à leur rencontre. Il faut que je les entretienne avant l'arrivée de mon papa. Que je serois heureuse si je pouvois les faire entrer dans les desseins que j'ai conçus pour son bonheur !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, SOPHIE, DOROTHÉE.

SOPHIE.

Tu crois donc, ma sœur, que maman ne reviendra pas encore?

AGATHE.

Ses dernières lettres nous donnent des espérances sur sa santé; mais je crains bien qu'elle n'ait besoin de quelques mois de plus pour achever de se rétablir.

SOPHIE.

Tant pis; car si elle ne revient pas, nous courons le risque de demeurer longtemps dans notre pension; et tu ne saurois croire combien je m'y déplais.

DOROTHÉE.

Oh ! pour moi, la première chose que je veux demander à mon papa, c'est de nous retirer de cette maison, où nous sommes confondues avec des enfans de la plus mince bourgeoisie.

SOPHIE.

Oui, sans doute. Il faut qu'il nous place dans un de ces couvens, qui ne sont ouverts qu'à des demoiselles de qualité.

AGATHE.

Mais avez-vous bien considéré, mes chères sœurs, toutes les suites d'une pareille demande ? Le plus simple entretien est déjà un objet très-dispendieux dans une famille aussi nombreuse que la nôtre. Que sera-ce donc si l'on y ajoute une augmentation de prix pour votre pension, et un surcroît de dépenses pour vos habits et pour vos maîtres ?

SOPHIE.

Mon papa est trop riche pour y regarder de si près.

DOROTHÉE.

Ce ne sera qu'une bagatelle de plus.

AGATHE.

Non, mes chères sœurs, quoiqu'il m'en coûte à vous désabuser, je crois qu'il est de mon devoir de vous faire prendre des idées plus justes de la fortune de notre père. Ses dépenses excèdent depuis long-temps ses revenus; et il est résolu de mettre dans sa maison plus d'ordre et d'économie pour prévenir sa ruine totale.

DOROTHÉE.

Es-tu bien sûre de ce que tu dis, ma sœur?

SOPHIE.

Je ne m'étonne plus de l'air soucieux qu'il avoit l'automne dernier, lorsque nous vînmes passer les vacances auprès de lui.

DOROTHÉE.

Oh! je m'en souviens encore. Tu aurois peine, Agathe, à te figurer un séjour plus désagréable que l'étoit alors pour nous celui de cette maison. Maman, dont l'esprit étoit aigri par les souffrances, ne nous faisoit venir auprès de son lit que pour trouver à redire à nos moindres paroles,

à nos moindres actions. Fatigué d'entendre tout le long du jour ses reproches, mon papa se joignoit à elle pour nous en accabler. C'étoit entre eux à qui nous regarderoit le plus de travers. Aussi les évitions-nous autant qu'il nous étoit possible. Dans le besoin que nous avions de communiquer nos peines, nous prîmes pour confidente une femme de chambre, que maman fut bientôt obligée de renvoyer. Cette femme, d'un fort méchant esprit, ne manquoit pas de nous peindre sous les plus noires couleurs ce qu'elle appeloit l'injustice de nos parens ; et elle nous faisoit accroire qu'il n'y avoit pas d'enfans au monde aussi malheureux que nous.

SOPHIE.

Si je te rapportois la moitié de ce qu'elle nous disoit, tu ne saurois t'empêcher de frémir. Il n'a pas tenu à elle que nous n'ayons regardé les auteurs de nos jours comme les plus grands ennemis que nous puissions avoir sur la terre.

AGATHE.

Eux, vos ennemis ? Ah ! si leur ten-

dresse a pu se retirer de vous pendant quelques instans, n'est-ce pas vous qui les avez forcés de s'en dépouiller? Leur avez-vous montré tout le respect qu'ils avoient droit d'attendre? Ne les avez-vous point blessés par une conduite rebelle, et peut-être par des réponses offensantes?

DOROTHÉE.

Il est bien vrai que nous ne sommes pas tout-à-fait exemptes de blâme. Mais, dans notre situation, qui auroit pu se contenir? Toi-même, avec toute ta prudence, quel parti aurois-tu pris?

SOPHIE.

Oui, voyons.

AGATHE.

Puisque vous me le demandez, je vais vous dire ce que j'aurois fait, ou du moins ce que j'aurois dû faire. J'aurois tâché de supporter l'humeur involontaire de maman; j'aurois évité d'enflammer la colère de mon papa par l'aigreur de mes reparties, ou par l'indocilité de ma conduite. Si mes efforts n'avoient pas réussi, je ne

dis pas que j'en eusse vu le mauvais succès avec indifférence, mais je l'aurois déposé en secret; je me serois bien gardée sur-tout, par respect pour mes parens, de mettre dans ma confidence une femme de chambre, et de l'encourager à me dire ce qu'elle n'auroit certainement jamais hasardé si je l'avois tenue à une distance convenable.

SOPHIE.

Tu as raison, sans doute; mais la patience te seroit échappée comme à nous, si tu avois été témoin de ce qui se passoit dans la maison. Mon papa sembloit regretter l'argent qui sortoit de ses mains, lorsque maman lui en demandoit. De là naissoit entre eux des querelles terribles. Mon papa se livroit quelquefois à des accès de colère si violens, qu'on ne pouvoit le voir et l'entendre sans frissonner. Mais qu'as-tu donc, Agathe? Tu détournes la vue? tu pleures?

AGATHE.

O ma chère Sophie! comment peux-tu t'en étonner? La tendresse filiale

est-elle éteinte dans ton sein? Non, non; j'aime mieux supposer que l'indifférence avec laquelle tu parles de ces démêlés, dont le seul récit me perce le cœur, ne vient que du peu d'habitude que tu as de réfléchir. Soyez-en bien persuadées, mes sœurs, il faut qu'il y ait une cause réelle pour le changement qui s'est fait en mon papa, dont le caractère est naturellement rempli de douceur et de bonté. Et cette cause, vous ne devez plus être embarrassées pour la deviner, après ce que je vous ai dit des circonstances où il se trouve.

SOPHIE.

O ciel! seroit-il possible?

AGATHE.

Il ne faut pas en douter. Cette mélancolie où vous avez vu mon papa, n'étoit peut-être causée que par les inquiétudes qu'il se formoit sur notre sort. Il craignoit que le dérangement de sa fortune ne nous privât de l'aisance que sa tendresse auroit voulu nous procurer. Et c'est dans le temps qu'il étoit ainsi le plus occupé de

votre bonheur, que vous avez rempli ses jours d'amertume.

DOROTHÉE.

Oh ! combien nous nous sommes rendues coupables !

AGATHE.

Puisque vous reconnoissez vos torts, il vous sera facile de les réparer. Il ne tient qu'à vous de rendre mon papa plus heureux qu'il ne l'a peut-être été de sa vie.

SOPHIE.

O ma sœur ! hâte-toi, je t'en conjure, de nous en apprendre les moyens.

AGATHE.

Vous voyez d'abord qu'au lieu de lui proposer de vous mettre dans une pension plus coûteuse, il faut lui épargner désormais la principale dépense de votre éducation. En travaillant de concert à nous instruire les unes les autres, nous serons bientôt en état de nous passer de la plupart de nos maîtres. L'étude et l'expérience de quelques années de plus me donnent le moyen de vous prêter

mes foibles secours. Vous pourrez, à votre tour, offrir les vôtres à vos plus jeunes sœurs. Imaginez-vous quel sera, pour nos parens, le charme de cette heureuse émulation? Ce spectacle attachera pour toujours mon papa dans le sein de sa famille. Il prendra part à nos études : il encouragera nos efforts. Maman nous accordera toute sa tendresse. Nous verrons sa santé se rétablir. Les nœuds qui nous unissent seront de plus en plus resserrés ; et croyez que le bonheur le plus doux sera le fruit de cette révolution.

SOPHIE.

Ah! si nous osions concevoir une si flatteuse espérance!

AGATHE.

Pourquoi craindriez-vous de vous y livrer? Les moyens que je vous propose ne sont-ils pas en votre pouvoir? Qui nous empêche de nous instruire des règles de l'ordre et de l'économie ; de nous former à la patience et à la soumission ; d'orner notre esprit de toutes les con-

noissances utiles, pour les faciliter ensuite à nos frères et à nos sœurs ?

DOROTHÉE.

Nous, Agathe ? Ah ! je le vois bien, tu ne veux que nous faire sentir notre peu de talent.

AGATHE.

Pouvez-vous me soupçonner d'un dessein aussi peu généreux ? Non, mes chères sœurs, j'ose tout espérer de ses talens, dont vous vous défiez, lorsqu'ils seront soutenus par la noble ardeur de témoigner votre reconnoissance et votre amour à notre papa. J'ose également vous promettre, en son nom, qu'il récompensera vos efforts pour lui plaire, par des sentimens que vous n'avez pas encore éprouvés. Ah ! si vous aviez vu avec quelle tendresse paternelle il vient de me presser tout-à-l'heure contre son sein, vous n'auriez pas de plus grand desir que de partager mon bonheur.

SOPHIE.

Tu nous le fais assez vivement sentir par tes douces peintures.

DOROTHÉE.

DOROTHÉE.

Nous voilà résolues de tout entreprendre pour le mériter.

AGATHE.

O mes chères sœurs, que ces nobles résolutions me ravissent ! et quelle va être la joie de mon papa ! Mais, je crois l'entendre. Oui, c'est lui-même. Il faut qu'il apprenne tout de votre propre bouche.

SOPHIE.

Non, non ; laisse-nous sortir pour remettre un peu nos esprits. Je craindrois trop, en ce moment, de paroître en sa présence.

DOROTHÉE.

Tâche de le disposer en notre faveur, avant que nous allions nous jeter dans ses bras. (*Sophie et Dorothée se retirent dans la chambre voisine.*)

SCÈNE II.

AGATHE.

Oui, je vais encore l'émouvoir par cette scène nouvelle; et si elle fait sur son ame l'impression que j'ose en espérer, je ne craindrai plus de lui proposer le dernier parti qu'il nous reste à prendre.

SCÈNE III.

M. DE SAINT-VINCENT, AGATHE.

M. DE SAINT-VINCENT.

O ma chère Agathe! je viens de m'éloigner quelques instans de ta vue; mais combien de fois, dans cette absence, mon cœur a revolé près de toi! Je n'ai fait que m'entretenir de tes vertus avec

tes frères. Les aimables enfans! quels témoignages ils m'ont donnés de leur affection! Mes entrailles en ont mille fois tressailli. Je n'ai plus retrouvé en eux ces manières rudes et ces airs grossiers, qui repoussoient mes caresses. Ils semblent avoir dépouillé leur naturel sauvage, pour se revêtir de tous les charmes de ton caractère. Oh! si le même changement pouvoit encore s'opérer dans tes sœurs! Mais qui pourroit échapper à ton empire? Je te les donne à soumettre pour me les rendre dignes de mon amour.

AGATHE.

O mon papa! vous ne trouverez point de cœurs rebelles autour de vous, et vos seules bontés vous feront toutes vos conquêtes.

M. DE SAINT-VINCENT.

Je crains que tu juges des autres par tes propres sentimens.

AGATHE.

Non, je vous assure; je ne cherche point à vous flatter. Ce sont les propres

sentimens de mes sœurs que je vous exprime.

M. DE SAINT-VINCENT.

Comment ! tu les aurois déjà vues ?

AGATHE.

Elles sont arrivées pendant que vous étiez à la promenade. Je n'ai eu besoin que de leur peindre les tendresses dont vous m'avez accablée, pour leur inspirer la plus vive ardeur de les obtenir à leur tour.

M. DE SAINT-VINCENT.

Que ne viennent-elles donc se jeter dans mon sein !

AGATHE.

Elles soupirent après cette félicité ; mais la crainte de retrouver sur votre visage quelque impression du mécontentement qu'elles ont pu vous donner autrefois les retient. Elles tremblent que leur présence ne vous rappelle des souvenirs dont elles voudroient effacer jusqu'à la trace la plus légère.

M. DE SAINT-VINCENT.

Non, non; elles n'ont rien à craindre de ma sévérité. Tu m'as trop bien fait connoître quel est l'empire de la douceur. Je ne veux plus gouverner mes enfans que par la voix de l'amour et de l'indulgence. Mais où sont-elles ? Je brûle de les embrasser, et je vole moi-même à leur rencontre.

AGATHE.

Non, mon papa ; les voici qui viennent se remettre entre vos bras paternels.

SCÈNE IV.

M. DE SAINT-VINCENT, AGATHE, SOPHIE, DOROTHÉE.

(*Sophie et Dorothée sortent précipitamment de la chambre voisine, et s'arrêtent tout-à-coup muettes et confuses.*)

M. DE SAINT-VINCENT, *en leur tendant les bras.*

Eh bien! mes chères filles, que ne vous empresssez-vous de répondre à l'affection de votre père? (*Elles font encore un mouvement pour s'avancer, et tombent ensemble sur leurs genoux. M. de Saint-Vincent court vers elles, et veut les relever.*)

SOPHIE.

Non, non; vous avez trop de bonté, mon papa. Le souvenir de notre mau-

vaise conduite nous dit que nous sommes indignes de paroître dans une autre situation à vos yeux.

DOROTHÉE.

Nous n'osons encore vous demander vos caresses. Nous serons trop heureuses d'obtenir seulement notre pardon.

M. DE SAINT-VINCENT.

Relevez-vous, mes chères filles, et venez le recevoir dans mes bras. Oui, je vous pardonne du fond de mon cœur. Recevez mes plus ardentes bénédictions : et puissent les dons du ciel se répandre sur vous avec autant d'abondance que les sentimens de ma tendresse!

SOPHIE.

Modérez, je vous en conjure, l'excès de vos bontés. C'est nous accabler du poids de nos fautes, et nous en faire sentir plus cruellement les remords.

M. DE SAINT-VINCENT.

Eh bien! que tout ce qui s'est passé reste pour toujours enseveli dans l'oubli le plus profond. Mais n'oublions jamais

ce moment heureux qui vous rend un père plus tendre, et me fait retrouver des enfans plus dignes de mon amour.

DOROTHÉE.

Eh! comment nous seroit-il possible d'en perdre jamais le souvenir?

SOPHIE.

O ma chère Agathe, que tu dois jouir de notre bonheur! il est ton ouvrage.

AGATHE.

Non, Sophie. Dorothée et toi vous l'avez commencé par votre soumission, mon papa l'achève par son indulgence. Je n'y ai d'autre part que d'avoir été l'interprète de vos sentimens, et de les avoir fait passer mutuellement dans vos cœurs.

M. DE SAINT-VINCENT.

Va, ta modestie ne fait qu'ajouter encore à mon affection.

DOROTHÉE.

Ne crois pas aussi que ta générosité te fasse rien perdre de notre reconnoissance.

SOPHIE.

Après avoir profité de tes instructions, nous n'avons plus qu'à nous former sur les exemples que tu nous donnes. Mon papa ne désavouera pas certainement le modèle dont nous avons fait choix.

M. DE SAINT-VINCENT.

Non, sans doute, Sophie; et la résolution que vous avez prise d'imiter Agathe est pour moi la preuve la plus forte du desir que vous avez de vous rendre agréables à mes yeux.

DOROTHÉE.

Oh! si vous saviez tout ce que nous devons à sa sagesse!

SOPHIE.

Si vous saviez de quels sentimens honteux elle nous a fait revenir!

AGATHE.

Oubliez-vous, mes sœurs, que notre papa vient de nous imposer silence sur tout ce qui a précédé cet heureux instant? Il ne faut plus nous occuper que des nobles dispositions dont vous venez de m'entretenir.

SOPHIE.

Ah! c'est à toi seule qu'elles appartiennent.

AGATHE.

Je ne réclame que le droit d'en présenter, en votre nom, l'hommage à notre papa.

DOROTHÉE.

Oui, charge-toi de ce soin. Tu t'en acquitteras bien mieux que nous-mêmes.

SOPHIE.

Nous n'avons pas encore vu nos frères. Permettez-nous, mon papa, de les aller embrasser. Agathe, dans cet intervalle, voudra bien vous instruire des engagemens qu'elle nous a fait prendre pour tâcher de vous faire oublier notre conduite passée, en contribuant de tout notre pouvoir à votre satisfaction.

AGATHE.

Oui, mes chères sœurs; et je ne craindrai pas de répondre de votre ardeur à les remplir. (*Sophie et Dorothée sortent, après avoir baisé la main de leur père.*)

SCÈNE V.

M. DE SAINT-VINCENT, AGATHE.

M. DE SAINT-VINCENT.

Quel est donc ce projet dont tes sœurs viennent de parler ?

AGATHE.

C'est celui dont je vous ai entretenu ce matin. Elles ont témoigné le plus vif empressement d'y concourir, pour diminuer le fardeau de vos dépenses.

M. DE SAINT-VINCENT.

Quoi ! ma chère Agathe, tu les as déjà disposées à seconder tes vues ?

AGATHE.

Elles les ont embrassées aussitôt avec ardeur, et votre tendresse soutiendra leur résolution. Mais, mon papa, il me reste encore une chose à vous proposer ; et j'ai besoin de toute votre bonté pour m'enhardir à vous en faire l'ouverture.

M. DE SAINT-VINCENT.

Parle, ma chère fille; ne connois-tu pas le charme que tes paroles ont pour mon cœur?

AGATHE.

Je ne connois que l'étendue de votre amour, et c'est sur lui seul que je fonde mes espérances.

M. DE SAINT-VINCENT.

Ne crains donc pas de les voir trompées : achève.

AGATHE.

Eh bien! mon papa, puisque vous daignez encourager ma voix timide, elle va prendre la liberté de s'expliquer devant vous. Voici donc le projet que je soumets à votre prudence. Ce seroit de réformer la plus grande partie de nos domestiques, de quitter notre maison de la ville, et de nous retirer pour quelques années à la campagne.

M. DE SAINT-VINCENT.

Et c'est toi, ma chère Agathe, qui ne crains pas d'embrasser ce parti rigoureux! Non, je l'avoue, malgré la haute

haute opinion que tu m'as fait concevoir de ton caractère, je n'aurois jamais attendu cet effort de courage d'une jeune personne de vingt ans.

AGATHE.

Ne m'en faites pas tant d'honneur, je vous en supplie. C'est à vous seul que je le dois, puisqu'il ne m'est inspiré que par votre amour.

M. DE SAINT-VINCENT.

Quoi! renoncer à tous les amusemens que pourroit t'offrir le séjour de la ville, pour aller te renfermer dans une terre éloignée de trente lieues de la capitale! As-tu bien réfléchi sur la grandeur de ce sacrifice?

AGATHE.

Tout est considéré, mon papa, puisque votre bonheur y est attaché.

M. DE SAINT-VINCENT.

Mais le tien, ma fille, crois-tu qu'il ne me soit pas aussi cher? Te voilà parvenue à cet âge où la plupart des jeunes personnes ont déjà formé leur établissement. Il ne te seroit pas difficile de

rencontrer ici un homme estimable et sensible, que l'état de ma fortune ne rendroit pas aveugle sur tes vertus. Mais comment le trouver dans le désert où tu veux aller t'ensevelir.

AGATHE.

Ah! croyez, mon papa, que ce n'est pas le besoin le plus pressant pour mon cœur, il n'est rempli que du desir de vous voir heureux; et vos bontés suffisent pour occuper vivement sa tendresse. Qu'aurois-je encore à desirer, si, par mes travaux et mon économie, je pouvois bannir de votre esprit les inquiétudes qui vous tourmentent sur le sort de vos enfans? Leur bonheur, joint au vôtre, me dédommageroit bien de toutes les privations qu'il pourroit m'en coûter pour vous aider à l'établir.

M. DE SAINT-VINCENT.

Écoute, ma chère fille, tu dois sentir si je suis transporté de te voir des sentimens si nobles. Je crois même qu'ils pourroient être d'abord leur propre récompense; mais plus ils sont généreux,

plus je dois les combattre. S'ils alloient un jour te causer des regrets !

AGATHE.

Jamais, jamais. On n'en a point d'avoir rempli son devoir. Oui, mon papa, vous m'avez donné la vie, et je vous la consacre toute entière. Ce dévouement fait ma gloire ; il fera aussi mes plaisirs. Auprès de vous et de ma chère maman, avec mes frères et mes sœurs, le séjour de la campagne me paroîtra délicieux. Ma seule crainte est que tous nos soins ne puissent vous y faire trouver assez d'agrémens. Mais vous pourrez aller passer quelque temps à la ville, lorsque la vie champêtre perdra pour vous de ses charmes ; et nous nous occuperons, dans cet intervalle, à chercher tous les moyens de vous la rendre plus douce à votre retour.

M. DE SAINT-VINCENT.

Que dis-tu, ma chère Agathe ? Non, non ; après ce que je viens d'éprouver aujourd'hui, je sens que je ne dois chercher le bonheur qu'au sein de ma fa-

mille. Je ne l'attends plus que de mes enfans.

AGATHE.

Oh! combien cette confiance va les animer dans leurs résolutions! Vous serez chaque jour témoin de leurs efforts et de leurs progrès : vous les verrez se disputer la gloire d'offrir le plus doux hommage à votre tendresse, qui en sera pour eux le prix le plus cher.

M. DE SAINT-VINCENT.

Oui, ma chère fille; il me semble jouir d'avance de ce spectacle délicieux. Mais tu ne m'as parlé que de tes sœurs. Quel parti prendrons-nous pour tes frères? Voilà mon plus grand embarras.

AGATHE.

Il est vrai. Ils ont besoin d'un instituteur sage, éclairé, sensible, qui ait vécu dans le monde, pour leur en apprendre les usages, et les défendre contre ses illusions; qui puisse également leur donner de bons principes et d'utiles connoissances; qui non seulement prenne de l'affection pour ses élèves, mais qui

leur inspire encore assez d'attachement pour qu'ils se plaisent à son entretien, et que les leçons les plus graves de la sagesse prennent pour eux dans sa bouche le tendre intérêt de l'amitié.

M. DE SAINT-VINCENT.

Tu ne fais que me décourager encore plus par ce tableau.

AGATHE.

Non, mon papa; il est un homme qui peut remplir tous vos vœux.

M. DE SAINT-VINCENT.

Eh! ma fille, où rencontrer un sujet aussi rare?

AGATHE.

N'en soyez point en peine, je l'ai trouvé.

M. DE SAINT-VINCENT.

Comment donc! Quel est-il?

AGATHE.

Ah! vous le connoissez mieux que moi.

M. DE SAINT-VINCENT.

Je le connois?

AGATHE.

Oui, sans doute ; et plus je viens d'exiger de lui des qualités difficiles, plus vous sentirez qu'il est le seul qui puisse les réunir.

M. DE SAINT-VINCENT.

Que tardes-tu donc à me le nommer ?

AGATHE.

O mon papa ! vous n'avez besoin que de descendre un instant en vous-même, et vous entendrez son nom au fond de votre cœur.

M. DE SAINT-VINCENT.

Oui, chère Agathe, ta voix éloquente vient de l'y faire retentir. Quelle lumière soudaine m'éclaire sur mes devoirs! Devoirs chers et sacrés, je vous embrasse avec joie. Pour me mettre en état de vous remplir, je vais reprendre des connoissances trop négligées depuis ma jeunesse. Quelques sacrifices que vous me demandiez, je fais vœu de me les imposer. Que dis-je ? ce que j'entreprendrai pour mes enfans ne me sera pas inutile à moi-même. Les charmes de

l'étude embelliront ces tristes heures de la journée, que les vaines dissipations du monde ne pouvoient plus égayer. Je prendrai le goût de ces plaisirs simples et purs, dont on ne peut jouir que dans le repos d'une vie domestique. L'éducation de ma famille et la culture de mes terres vont occuper tous mes instans. Il ne faudra qu'un petit nombre d'années pour relever ma fortune; et j'aurai satisfait à tous les devoirs de la nature, en faisant mon propre bonheur.

AGATHE, *se jetant aux genoux de son père.*

O mon papa! souffrez que je tombe à vos genoux, et que je les embrasse pour vous remercier de ces témoignages de votre tendresse. Comment nous sera-t-il possible de nous acquitter jamais envers vous?

M. DE SAINT-VINCENT, *relevant Agathe.*

Relève-toi, ma fille; je ne puis te souffrir dans cette situation. C'est toi qui te prosternes à mes pieds, lorsque ta main

bienfaisante vient de fermer les blessures de mon cœur! Viens plutôt sur ce cœur paternel que tu fais palpiter d'amour, d'orgueil et de joie. Avec quels transports j'accepte l'espérance que tu me donnes et de mon bonheur et de celui de mes enfans!

AGATHE.

Votre attente ne sera point déçue; et maman elle-même va doubler cette félicité, en la partageant avec nous.

M. DE SAINT-VINCENT.

Je veux, dès ce moment, l'instruire de ma résolution. Je lui dirai sur-tout qui me l'a inspirée. Je lui peindrai ton courage, ta raison, tes vertus. Elle ignore le prix du trésor qu'elle possède en sa fille. Il faut qu'elle apprenne à te connoître toute entière, malgré la distance qui vous sépare, pour n'avoir plus qu'à te chérir à son retour.

SCÈNE VI.

M. DE SAINT-VINCENT, AGATHE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, un voyageur qui arrive de Montpellier demande à vous entretenir.

M. DE SAINT-VINCENT.

Faites-le passer dans mon appartement. Je vais le trouver. (*Le domestique sort.*)

SCÈNE VII.

M. DE SAINT-VINCENT, AGATHE.

AGATHE.

O MON papa! ce sont des nouvelles de maman qu'il nous apporte. Je tremble qu'il n'ait quelque événement fâcheux à nous apprendre.

M. DE SAINT-VINCENT.

Reste ici, ma fille. Dans l'incertitude où je suis, je ne veux pas que tu me suives. Je viendrai t'instruire de tout dans un moment.

SCÈNE VIII.

AGATHE.

O CIEL! que vient-on nous annoncer! Ah! si maman étoit devenue plus malade! si nous l'avions déjà perdue! Comment supporter cette affreuse pensée! (*Elle se laisse tomber dans un fauteuil, et cache sa tête entre ses mains.*)

SCÈNE IX.

AGATHE, SOPHIE, DOROTHÉE, ÉDOUARD, PORPHIRE, JULIE, CÉCILE.

(*Les enfans se précipitent dans la chambre, et courent en tumulte vers Agathe, qui se lève en les voyant venir.*)

SOPHIE.

Qu'est-ce donc qui est arrivé, ma sœur? Nous venons de voir passer mon papa. Comme il avoit l'air troublé! Il s'est dérobé, sans rien dire, à nos caresses; et il nous a fait signe de le laisser entrer tout seul dans son cabinet.

DOROTHÉE.

On venoit d'y introduire un inconnu, qui demandoit avec empressement à le voir.

AGATHE,

AGATHE, *s'efforçant de prendre un air calme.*

C'est un voyageur qui arrive de Montpellier, et que maman aura sans doute chargé de venir nous apporter de ses nouvelles.

CÉCILE.

Et crois-tu qu'elles soient bonnes, ma petite maman ?

AGATHE, *avec un peu de trouble.*

Je ne puis vous le dire encore, mes chers enfans ; mais je l'espère.

ÉDOUARD.

D'où vient donc que tu es si émue ?

AGATHE, *avec embarras.*

Moi, mon frère ?

PORPHIRE.

Oui, toi-même, ma sœur : tu me fais déjà frémir.

JULIE.

Ah ! ma petite maman, tu sais quelque chose de triste, que tu ne veux pas nous apprendre.

AGATHE.

Non, mes petits amis, je vous le proteste, je ne sais rien qui puisse vous attrister. Rassurez-vous donc, je vous en conjure. (*à part.*) Ah! je ne puis résister moi-même aux inquiétudes qui me tourmentent. Mon papa tarde trop long-temps à revenir. Il faut que je vole auprès de lui. (*Elle se dégage des bras des enfans, et se dispose à sortir, lorsqu'elle voit tout-à-coup rentrer son père.*)

SCENE X.

M. DE SAINT-VINCENT, AGATHE, SOPHIE, DOROTHÉE, PORPHIRE, ÉDOUARD, JULIE, CÉCILE.

(*M. de Saint-Vincent paroît dans une grande agitation. Il s'avance, tenant une lettre ouverte à la main. Il va se jeter dans un fauteuil. Les enfans restent sans mouvement et sans voix. Agathe s'approche de son père, lui prend la main, et après un moment de silence :*)

AGATHE.

IL est inutile de demander ce que vous annonce cette lettre fatale. Il n'est que trop vrai, je n'ai plus de mère.

M. DE SAINT-VINCENT, *revenant un peu à lui-même.*

Non, ma chère Agathe, calme tes frayeurs; nous sommes tous heureux.

AGATHE, *avec transport.*

O mon papa! seroit-il possible?

M. DE SAINT-VINCENT.

Oui, ma fille, ta mère est beaucoup mieux. Le trouble où je suis vient d'un excès de joie si vif, que mon cœur en est accablé. (*Les enfans se rapprochent d'un air joyeux, en s'écriant à la fois :*) O mon papa! contez-nous donc tout cela, je vous prie.

M. DE SAINT-VINCENT.

Tiens, Agathe, prends cette lettre, et hâte-toi de la lire. Je veux l'entendre encore. Dans l'agitation qu'elle m'a causée, il ne m'en est resté qu'un souvenir confus.

AGATHE, *prenant la lettre.*

En vérité, mon papa, je crains de n'avoir pas la force d'en faire la lecture!

M. DE SAINT-VINCENT.

Eh bien! donne-la moi. Je vais tenter un effort sur moi-même ; je commence à me sentir un peu plus rassis. (*M. de Saint-Vincent reprend la lettre, et lit tout haut :*)

« Je m'empresse de vous annoncer, » cher époux, que j'ai déjà ressenti les » plus salutaires effets de la douce tem- » pérature de ce climat. Je n'ai plus de » fièvre. Ma toux est presque dissipée. » Mon estomac se rétablit, et le médecin » m'assure que dans un mois je vais être » en état de vous aller rejoindre. Le re- » tour de mes forces me donne l'espérance » de pouvoir m'occuper toute entière de » l'éducation de mes enfans, que ma » mauvaise santé m'avoit forcée de négli- » ger. Avec quelle ardeur je vais chercher » à réparer un temps, dont la perte me » cause aujourd'hui tant de regret! Je » desirerois, en conséquence, obtenir vo- » tre aveu pour aller passer quelques an- » nées avec mes filles dans votre terre. » J'ai la plus vive impatience d'embrasser

» Agathe, après avoir été si long-temps
» sans la voir. Les tendres éloges que
» m'en fait votre sœur dans toutes ses let-
» tres, me persuadent qu'elle les aura
» déjà justifiés dans votre esprit. Je compte
» sur ses secours pour l'entreprise que je
» médite. Il me sera bien doux de vous
» la voir approuver. Toutes mes pensées,
» tous mes sentimens, et tous mes vœux,
» n'ont plus que cet objet. Je vous prie
» d'en faire part à mes chers enfans, et
» de les disposer à voir en moi une nou-
» velle mère, qui ne veut plus vivre que
» pour s'occuper de leur bonheur, etc. »

M. DE SAINT-VINCENT.

Eh bien! Agathe, es-tu maintenant snrprise de l'accablement de joie où cette lettre vient de me jeter?

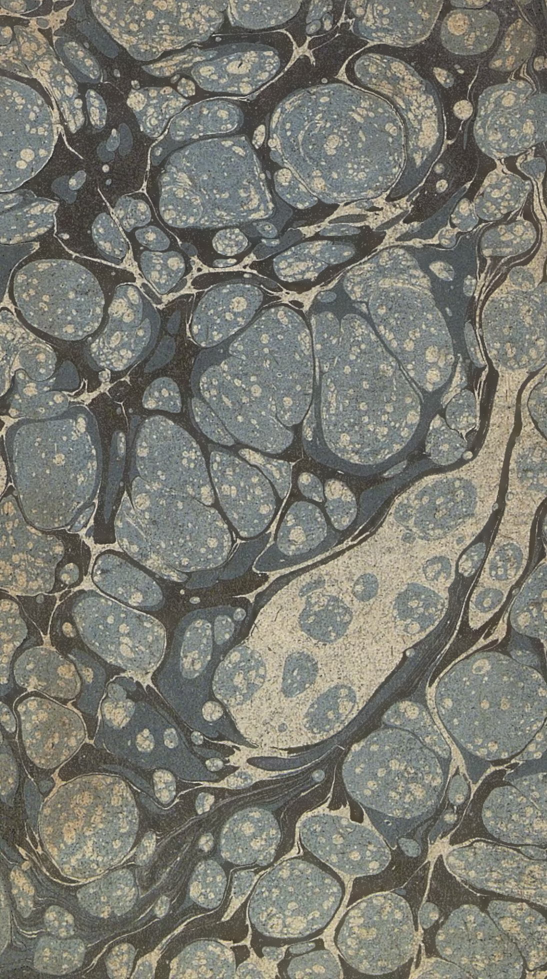
AGATHE.

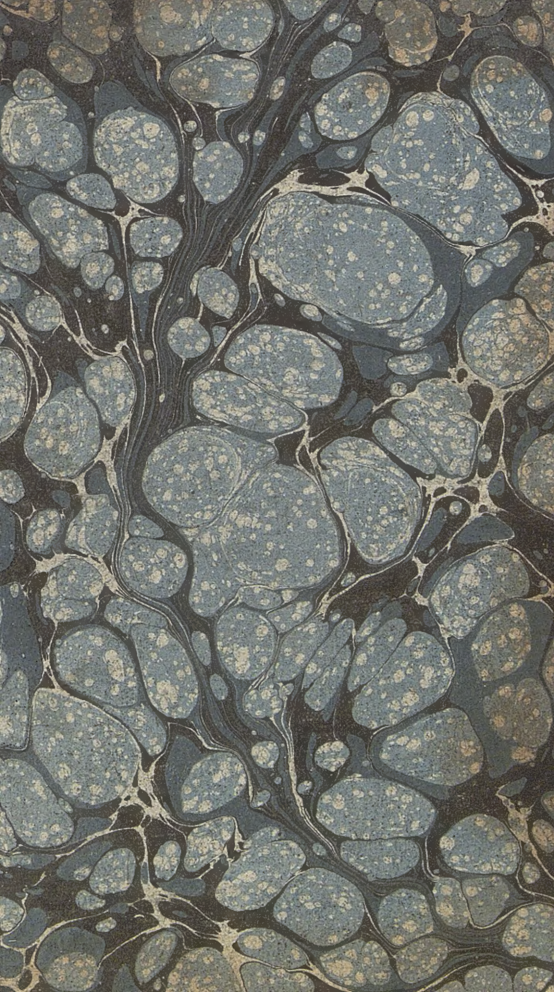
Ah! mon papa, je ne puis moi-même contenir l'excès de la mienne. Tant de circonstances, si heureusement réunies, semblent nous annoncer que le ciel daigne s'intéresser à notre projet, et nous en garantir d'avance le succès.

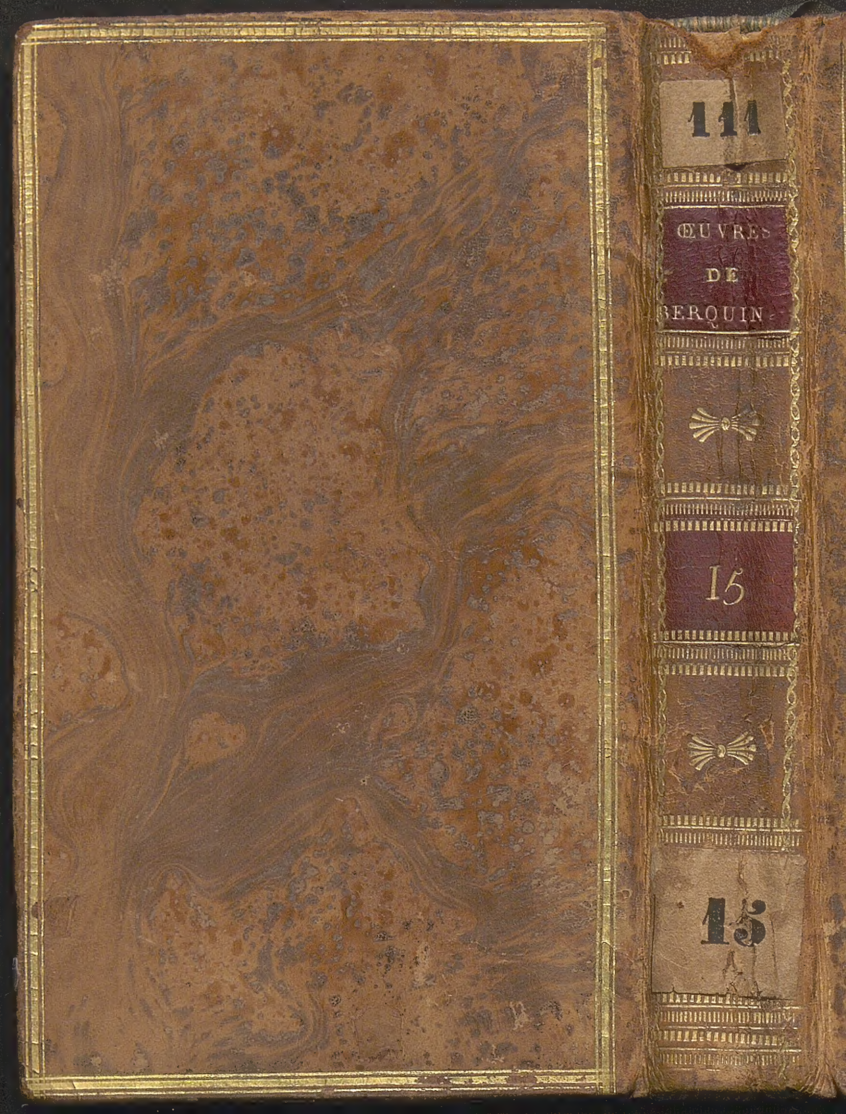
M. DE SAINT-VINCENT.

Livrons-nous donc à ces heureux présages. Venez, mes enfans, quittons une ville corrompue, et volons au sein de la nature, goûter la félicité qu'elle attache à ses penchans et à ses devoirs.

FIN DU TOME TROISIÈME.







111
ŒUVRES
DE
BERQUIN
15
15


colorchecker CLASSIC
calibrite
mm